LA POÉSIE & LES POËTES

DEVANT

PASCAL

DU MÊME AUTEUR :

Mélanges, Poésies (En collaboration) — Poitiers, 1869, N. Bernard. 1 vol. in-12.
Tirage à petit nombre. — Epuisé.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

Le Chevalier de Méré, ami de PASCAL et rival de VOITURE. — Etude littéraire, suivie d'un choix de *Lettres* et de *Pensées* du Chevalier. — 1 vol. in-12.

La Poésie et les Poëtes

DEVANT

PASCAL

par

Edmond CHAMAILLARD



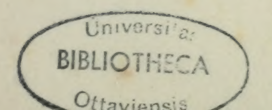
PARIS

GOUGY, LIBRAIRE

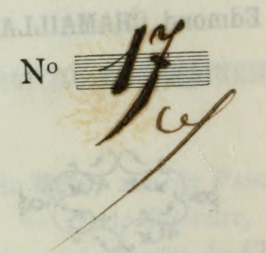
5, QUAI CONTI, 5

—

1904



Il a été tiré à part 20 exemplaires numérotés sur papier de Hollande.



LA POÉSIE & LES POËTES
DEVANT
PASCAL

Il me souvient qu'un jour, à la lecture de l'une des plus émouvantes PENSÉES de Pascal, un de nos bons professeurs du lycée de Poitiers (1) s'écriait tout saisi, enthousiasmé : « Oh ! que je regrette que Pascal n'ait pas été poëte ! Toutefois, supposez une seconde qu'il le fut : ne croiriez-vous pas alors, comme moi, qu'il serait le plus grand poëte du monde — avec Homère ? La

(1) Ce professeur, docteur ès-lettres, était Victor Faguet : on a de lui une traduction en vers du théâtre complet de Sophocle, un poëme *Béatrix*, une étude sur Métastase, etc. : M. Emile Faguet, membre de l'Académie française, est le fils de ce très distingué professeur.

France et la Grèce se toucheraient ainsi cœur à cœur »…..

S'imagine-t-on, en effet, dans le cas où il fût né vraiment poëte-versificateur, les inventions, les créations poétiques d'un Pascal : de cette imagination si vive et si fraîche, que l'on sait, unie à une âme tendre et puissante à l'excès, quelle poésie grandiose eût jailli ! Oui, malheureusement *peut-être*, Pascal n'a fait que de la prose, quoique — si poëte — combien sublime il dut être ; heureusement, devons-nous vite ajouter, la littérature française possède dans les PROVINCIALES et surtout dans les PENSÉES les plus magnifiques, les meilleures compensations.

A mes yeux, Lucrèce est le plus original, le plus passionnant, le plus élevé des poëtes latins — et beaucoup sont du même avis ; supposez Pascal poëte : ne vous semble-t-il pas qu'il serait notre Lucrèce, à nous Français, mais plus grand encore que Lucrèce ?

Non moins que le poëte de Rome, il avait une merveilleuse intelligence des choses physiques et morales, et de plus il joignait — autant que lui,

sinon davantage — à un esprit étincelant et toujours en éveil un cœur fier, noble et ouvert aux pures émotions. Mélancolie, enthousiasme, volonté haute et forte, sensibilité profonde, amour et pitié du pauvre genre humain : ce sont tour-à-tour, chez l'un et chez l'autre, mêmes sentiments, mêmes qualités d'homme et d'écrivain. « Surprenante conformité, dit M. C. Martha, (1) dans une si grande diversité de doctrines ! Lucrèce et Pascal se rapprochent et se rencontrent, si on ose dire, dos à dos. Leur génie voisin, mais tourné en sens opposé, contemple chacun avec de sévères délices la profondeur mystérieuse qui s'ouvre devant lui. L'un place son espérance dans le néant et l'autre dans l'immortalité ; chacun trouve son ivresse dans un infini. Si on oublie leurs principes pour n'écouter que leur passion égale, on est tenté de croire que leurs voix sont à l'unisson. C'est qu'ils sont tous deux à la poursuite du même problème, impatients de le résoudre

(1) *Le Poème de Lucrèce*, par M. C. Martha, professeur à la Faculté des Lettres de Paris — 2e édition, p. 167.

pour leur propre bonheur, tous deux — par un contraste étrange — cherchant la paix avec une avide fureur, méprisant tout le reste et sans autre désir que la vérité où ils ont placé leur intérêt, leur vie, leur éternité. » Le *de naturá rerum* et les *Pensées* sont deux poëmes où, dans des condi tions de temps, de mœurs et de religion toutes différentes, on sent frémir la même âme et circuler le même souffle de grande poésie. Mais ici, c'est l'affirmation, la proclamation — après les péripéties du doute — de la foi la plus ardente (peu importe au fond l'objet de cette foi); là, c'est la négation absolue de toute foi, de toute croyance religieuse: telle est la différence, telle est la portée des inspirations de ces deux génies. N'est-ce point marquer entre eux, du fait même de l'opposition de leurs tendances, un degré bien distinct de sympathie humaine, de force émotionnante et aussi de grandeur?

Eh bien! cette poésie, pour laquelle Pascal avait des qualités d'imagination et de sentiment si éminemment propres, non seulement il ne la sentait pas, mais — qui le croirait? — il la niait

même ou la réduisait à de banales figures, à de simples métaphores : c'est ce que nous déclare Sainte-Beuve (1), à diverses reprises ; c'est ce que Victor Cousin (2) se hâte aussi d'affirmer le plus péremptoirement ; et, à leur suite, voici venir H. Rigault, Vinet, l'abbé Maynard (3) et nombre d'autres critiques ou biographes quelque peu abusés.

Où donc Sainte-Beuve a-t-il vu que Pascal ne sente pas la poésie ? Où a-t-il vu qu'il aille jusqu'à la nier ? Serait-ce dans cette *Pensée* :

« On ne passe point dans le monde pour se « connaître en vers si l'on n'a mis l'enseigne de « poëte, de mathématicien, etc. Mais les gens « universels ne veulent point d'enseigne, et ne « mettent guère de différence entre le métier de « poëte et celui de brodeur ».

Pascal ne fait que constater ici la pensée, l'opi-

---

(1) *Port-Royal* (3e édition) — t. II, p. 466 ; t. III, p. 103.

(2) *Jacqueline Pascal* (4e édition), p. 462. Cf. *Domat* du même auteur, p. 194.

(3) L'abbé Maynard, cependant, n'ose tout-à-fait affirmer ; il conjecture, il doute...

nion des « gens universels », c'est-à-dire de ces *honnêtes hommes* de son siècle qui — pour être dignes de ce titre — croyaient devoir ne professer aucun des métiers, tout en étant capables de les exercer et d'en être juges. Cet avis, fût-il le sien, et cela pouvait être, il y aurait sottise à le lui reprocher. Evidemment, lorsqu'on porte l' « enseigne » de poëte, lorsqu'on affiche le « métier » de poëte, ou — à parler plus clair — lorsqu'on fait de la poésie, non pour elle-même et suivant l'inspiration, mais seulement à cause du profit et de l'argent ou bien à tout propos et par parade (comme c'était l'usage, alors), autant, dirons-nous avec Pascal, autant vaut être brodeur. Après ces termes précis « enseigne » et « métier », on ne saurait se méprendre sur la pensée de Pascal : le métier de poëte et la poésie, c'est deux ! Un poëte même, Boileau, ne s'est pas contenté du « brodeur » :

Soyez plutôt GOUJAT, si c'est votre métier !

La poésie serait-elle visée, méconnue encore dans cette autre *Pensée :*

« Le peuple a les opinions très saines, par

« exemple, 1° d'avoir choisi le divertissement et « la chasse plutôt que la poésie. Les demi-savants « s'en moquent, et triomphent à montrer là-dessus « la folie du monde ; mais par une raison qu'ils « ne pénètrent pas, on a raison ».....

Oui, « on a raison » dans ce cas, parce que chaque catégorie, chaque classe de la société a des plaisirs bien distincts et des distractions spéciales ; parce que le « peuple », tout entier aux choses matérielles, ne prend goût d'habitude et ne réussit qu'à ce qui s'en rapproche le plus — comme la « chasse » et le « divertissement ». S'il y a là quelque irrévérence, ce n'est pas contre la poésie, c'est contre les « demi-savants », contre les pédants orgueilleux.

Enfin, la poésie serait-elle dédaignée davantage, voire niée, dans cette *Pensée* que cite Sainte-Beuve :

« Si la foudre tombait sur les lieux bas, les « poëtes et ceux qui ne savent raisonner que sur « les choses de cette nature manqueraient de « preuves ».

Cette boutade de Pascal contre les poëtes qui

emploient de perpétuelles images ou comparaisons de foudre, d'éclair, de tonnerre, etc. : ne prouve — selon toutes vraisemblances — que l'ennui et le dégoût que lui inspirait leur fade poésie ; du reste, cela est assez sensible par ce trait : « les poëtes... qui ne savent raisonner que *sur les choses de cette nature* ». Conclure de là que Pascal n'aperçoit, en matière poétique, ni l'analogie sentie, ni l'harmonie devinée, ni Dieu sensible au cœur par la nature, c'est vouloir donner comme à plaisir d'un texte évident une interprétation téméraire, c'est tirer d'une simple brusquerie bien explicable d'étranges et lointaines conséquences, c'est pousser à outrance — sachons l'avouer — le droit de critique.

Eh quoi, vraiment, Pascal n'aurait pas senti la poésie et l'aurait niée, lui qui a jeté çà et là dans les PENSÉES des cris du plus profond sentiment, lui qui a laissé s'échapper du fond de son âme des accents que nul poëte n'a surpassés, lui qui nous émeut par un mot et d'un seul coup nous fait frissonner ! N'est-ce donc pas de la poésie — et de la plus belle et de la plus haute — que ce

sublime gémissement : « le silence éternel de ces espaces infinis m'effraye » ; que ce cri de si grande fierté : « l'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant » ; que ce tableau d'un lugubre inouï : « le dernier acte est sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste. On jette enfin de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais »... ; que ce magnifique mouvement d'enthousiasme, au souvenir d'Archimède : « Oh ! qu'il a éclaté aux esprits ! » et mille autres jets d'idée, élans de cœur et splendides vivacités de langage ?

C'est ici, dirons-nous avec Ernest Havet, « c'est ici qu'il faut rappeler encore l'étonnant dialogue du Mystère de Jésus : « Je pensais à toi dans mon « agonie, j'ai versé telles gouttes de sang pour « toi... Veux-tu qu'il me coûte toujours du sang « de mon humanité sans que tu donnes des lar- « mes ?... Les médecins ne te guériront pas, car « tu mourras à la fin. Mais c'est moi qui guéris « et rends le corps immortel »... Et tout le reste... Où sommes-nous ? Qu'entendons-nous ? Que sont devenus les seize cents ans qui séparent cet

homme du Calvaire ? La Passion lui est présente, le regard de Jésus est attaché sur lui, sa bouche divine laisse tomber pour lui une parole plaintive à la fois et consolante, où la paix du ciel se sent dans l'amertume de la mort. C'est un élan de l'imagination, c'est un ébranlement de l'âme qui serait le dernier effort de la poésie, s'il n'était le ravissement de la foi. Veut-on voir, après la poésie du Calvaire, celle de l'Ancien Testament ? Parmi les traductions que Pascal avait faites de divers passages des prophètes, pour servir à son Apologétique, nous en trouvons une qui est un chef-d'œuvre, et où a passé toute l'inspiration du texte, le plus magnifique peut-être des textes des livres saints ; c'est celle du Chapitre XLIL d'Isaïe : « Ecoutez, peuples éloignés, etc. ». C'est l'original de la seconde partie de la prophétie de Joad, dans l'Athalie de Racine, et Racine même ne l'a pas égalé. On admire dans la traduction de Pascal la largeur de la phrase, la plénitude de l'expression, la liberté des mouvements ; cela est beau en français sans cesser d'être biblique ; il pense et sent avec le prophète ; il n'a pu méditer ces can-

tiques sans en être enflammé. Il n'en faut pas plus pour montrer combien ce grand esprit avait le sentiment de la poésie, quoique Voltaire et Condorcet l'aient tancé d'un ton fort dur sur son manque de goût. Mais qu'il y a loin de Voltaire à Isaïe ! « (1)

Non, certes, il n'en faut pas plus pour montrer que, loin de nier ou de méconnaître la poésie, Pascal la sentait profondément, si profondément qu'il en avait en lui-même la source vive — aussi vive qu'abondante. Où peut-on voir, en effet, une poésie d'un caractère plus pur, plus élevé, plus saisissant, que cette poésie qui déborde, presque à chaque page, dans les *Pensées*? La poésie de l'âme, telle par exemple qu'il la trouvait dans la Bible, voilà la seule que Pascal comprît, la seule qu'il pût sentir, goûter et admettre.

Quant à celle qui résulte de sons plus ou moins harmonieux et de couleurs plus ou moins brillantes, c'est-à-dire celle-là même qui avait cours

(1) E. Havet. Edition des *Pensées*, t. I, p. XXXVIII de l'Introduction.

au commencement du XVIIe siècle et qu'il connut, il l'appréciait au juste, en savait la portée et au besoin la définissait de la meilleure façon. Ecoutez :

« On ne sait pas en quoi consiste l'agrément
« qui est l'objet de la poésie ; on ne sait ce que
« c'est que ce modèle naturel qu'il faut imiter,
« et à faute de cette connaissance, on a inventé
« de certains termes bizarres :

« *siècle d'or, merveille de nos jours, fatal*, etc. :
« et on appelle ce jargon beauté poétique... Ce
« modèle-là consiste à dire de petites choses avec
« de grands mots. » (1)

Pascal compare, ensuite, avec une piquante ironie les sonnets qui n'ont pour eux qu'une vaine parure à des « reines de village ». Combien y avait-il alors de ces sonnets ! Combien en a-t-on produit depuis cette époque !

Et c'est précisément de cette allusion maligne, de ces traits si bien appliqués, que Victor Cousin a pris texte — de son côté — pour soutenir que

---

(1) P. Faugère. Edition des *Pensées*, t. I. p. 256.

Pascal avait voulu faire fi de la poésie et la réduire toute à des figures. La prétention est singulière ! Mais, à ce compte, Molière ne traita guère la poésie d'une sorte moins impertinente, lorsqu'il dit :

Ce style figuré, dont on fait vanité,
Sort du bon caractère et de la vérité ;
Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure,
Et ce n'est point ainsi que parle la nature.

Et à Molière et à Pascal il faut joindre ici Boileau lui-même, le législateur du Parnasse en personne, qui — se moquant des rimes faciles et des métaphores des poètes de son temps — disait qu'à leur école il aurait vite appris à coudre ensemble des mots :

Si je louais Philis, *en miracles féconde*,
Je trouverais bientôt *à nulle autre seconde*.
Si je voulais vanter un objet *non pareil*,
Je mettrais à l'instant *plus beau que le soleil*.
Enfin, parlant toujours d'*astres* et de *merveilles*,
De *chefs-d'œuvre des cieux*, de *beautés sans pareilles*,
Avec tous ces beaux mots souvent mis au hasard,
Je pourrais aisément, sans génie et sans art,
Et transposant cent fois et le nom et le verbe,
Dans mes vers recousus mettre en pièces Malherbe...

En tel cas, Pascal a fait — autant que Molière et Boileau, j'ajoute AVANT EUX — œuvre de bon sens et montre de bon goût. Il ne s'est point laissé prendre aux apparences ; les vers ne sont pas toujours de la poésie, et les vers qu'il avait en vue encore moins que tous autres. Il n'avait garde de s'y méprendre malgré l'engouement général, et s'il réduisait, comme l'assure Victor Cousin, toute la poésie à des figures, c'était — entendons-nous ! — toute la poésie de l'époque, toute cette triste poésie conspuée tout-à-l'heure et par Molière et par Boileau (1). Il ne la réduisait d'ailleurs, que là où elle se réduisait elle-même : aussi se refuse-t-il à la décorer du nom de poésie, il lui inflige le vocable de « jargon poétique ».

Cette distinction est d'une parfaite clarté, et il

(1) Sainte-Beuve en a convenu dans ce passage des *Causeries du lundi* (t. VI, p. 407), qui nous paraît un correctif à ses jugements trop absolus : « Pascal s'était moqué de la poésie et de ces oripeaux convenus, *siècle d'or, merveille de nos jours, fatal laurier, bel astre* ; et on appelle ce jargon, disait-il, beauté poétique ! Il s'agissait pour Boileau de rendre désormais la poésie respectable (elle ne l'était donc pas !) aux Pascals eux-mêmes, et de n'y rien souffrir qu'un bon jugement réprouvât. »

y a lieu d'être surpris que Victor Cousin n'ait pu ou plutôt n'ait voulu l'apercevoir. Est-ce, de sa part, caprice systématique ou imprudence de plume ? On doit le remarquer, en effet : la distinction, ainsi posée, dressée entre la poésie et le « jargon poétique », aurait dû d'autant mieux lui apparaître que Pascal lui-même avait pris soin de dire — avec une incomparable netteté — à quel critérium on reconnait la vraie poésie. La règle, aussi précise que juste, sera facile à déduire :

Il faut avant tout que la poésie se conforme à « ce modèle naturel » rappelé plus haut, c'est-à-dire que les expressions dont se sert le poëte ne jurent pas avec les idées qu'elles nous représentent et ne les exagèrent point outre mesure, mais qu'il y ait entre elles exacte correspondance et corrélation réelle, effective, c'est-à-dire encore que la poésie doit toujours être fidèle à ce *modèle d'agrément et de beauté* — suivant les termes si justes, si précis de Pascal — qui *consiste en un certain rapport entre notre nature, faible ou forte, telle qu'elle est, et la chose qui nous plaît* (1). Y a-t-il, vrai-

(1) P. Faugère. Edition des *Pensées*, t. I. p. 255.

ment, une poétique plus simple et meilleure que celle-là ?

Mais, au commencement du XVIIe siècle, parmi la grande foule des poëtes ou prétendus tels, lequel donc (hors deux ou trois exceptions), lequel s'avisait de suivre ce « modèle naturel, ce modèle d'agrément et de beauté ? » On préférait de toutes parts — et c'est Boileau, et c'est Molière, et c'est Pascal même, qui le constatent d'un commun accord — on préférait presque unanimement dire de petites choses avec de grands mots, exprimer les sentiments les plus communs dans le langage le plus grandiose, en un mot faire du jargon.

Je me permets de le demander : Pascal aurait-il pu — lui, dont l'esprit était si net dans ses conceptions et si géométrique ou du moins si logique dans les formes du parler — je n'ose dire sentir, mais admettre seulement un tel genre de beauté poétique ? Ce serait méconnaître, n'est-ce pas, le goût littéraire le plus pur que d'en douter.

Enfin, dernière et décisive preuve de l'existence chez Pascal du sentiment de la poésie, et là on

peut défier qui que ce soit, poëte ou critique, de nier avec justice qu'il sente, goûte, connaisse enfin la poésie, celui qui en fixe de cette sorte — avec tant d'exactitude — la loi et la règle :

« *Il faut de l'agréable et du réel* ; *mais il faut que* « *cet agréable soit lui-même pris du vrai.* » (1)

Serait-ce un esprit dédaigneux de la poésie et insensible à ses charmes qui pourrait en marquer ainsi, avant toute prosodie française, le principe et l'essence ? Serait-ce un homme d'un cœur rebelle à toute poésie qui pourrait d'une manière aussi sûre, aussi lumineuse, en définir même l'objet ?

Cependant — hâtons-nous de le constater — lorsque Pascal traçait ce précepte de vraie et grande poésie, déjà des chefs-d'œuvre, conformes à ce précepte même, avaient paru ou étaient sur le point de paraître.

Corneille, ouvrant la voie, produit coup sur coup *Le Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*, *Nicomède* : dans ces tragédies sublimes, on voit briller sous quelques-unes de ses formes la pure beauté poé-

---

(1) P. Faugère. Edition des *Pensées*. t. I. p. 247.

tique exposée, réclamée par Pascal. Et bientôt Molière, Boileau, La Fontaine, Racine enfin allaient donner leurs œuvres immortelles, où Pascal — on l'affirmera sans crainte — aurait eu le bonheur de voir (s'il avait survécu quelque temps encore) se réaliser tout entier son idéal en poésie. Oh ! certes, le génie de Pascal n'eût renié ou méconnu le génie de Racine, le génie de La Fontaine, le génie de Boileau, le génie de Molière, comme il n'a pu méconnaître ou renier le génie même de Corneille : aussi, bien téméraire serait — à notre avis — celui qui douterait de l'admiration tant sincère que profonde qu'il aurait eue pour *Andromaque* et *Athalie*, pour le *Misantrope* et le *Tartufe*, pour nombre de *Fables*, pour certaines *Satires* ou *Epîtres* et le *Lutrin*...

Peut-être lui a-t-il été permis de connaître et d'apprécier Molière qui, grâce à l'*Etourdi* (1653) et au *Dépit amoureux* (1656), commençait à percer vers l'époque de sa grande conversion. Mais les deux comédies que nous venons de citer n'ont pas à elles seules, malgré leur réel mérite, assez de quàlités d'ensemble pour avoir forcé l'attention

publique, rendu d'emblée retentissant, illustre, le nom de Molière et satisfait absolument un esthéticien des plus délicats. D'ailleurs, les premières représentations de ces pièces ayant eu lieu soit dans le Lyonnais, soit dans le Languedoc (1), il fut impossible à Pascal, éloigné de ces provinces, de les connaître autrement que par ouï-dire ou par lecture (2) : nous savons, de reste, qu'il n'était guère disposé à recueillir, à accepter plus ou moins à l'aveugle les jugements d'autrui et qu'il ne lisait presque plus [exception faite pour la

---

(1) L'*Etourdi* fut représenté pour la première fois à Lyon en 1653 et le *Dépit amoureux* à Béziers en 1656 : or, Pascal n'alla de sa vie, que nous sachions, ni dans l'une ni dans l'autre de ces villes. Il est vrai que Molière joua, à Paris même, l'*Etourdi* le 3 novembre 1658, puis le *Dépit amoureux* en décembre de la même année — et chaque fois avec un grand succès. Mais, à cette date, Pascal était retiré du monde, et il n'eut jamais consenti alors à mettre les pieds dans un théâtre, surtout pour des comédies censées plus ou moins folichonnes.

(2) La publication de ces deux comédies n'eut lieu qu'en 1663, du moins pour le *Dépit amoureux ;* il est probable qu'une contrefaçon de l'*Etourdi* parut dès 1658. Mais qu'importait, manuscrite ou imprimée, leur circulation à cette époque-là ! Pascal les aurait-il lues ?

Bible] au moment où ces pièces purent circuler d'une manière ou d'autre dans le public.

Les autres œuvres de Molière jusqu'en 1662 — si l'on excepte les *Précieuses Ridicules*, écrites du reste en prose — n'offrent rien de plus remarquable que celles-là. Son premier chef-d'œuvre en vers, *L'Ecole des femmes*, date précisément de la mort de Pascal ; il fut représenté quatre mois après, le 26 décembre 1662. Deux ans de plus, et le *Tartufe*, ce frère immortel de l'immortel Escobar, allait doter la scène française d'une de ses plus grandes splendeurs.

Pour cette œuvre si belle, digne pendant des *Provinciales* et par la moralité et par les qualités littéraires, personne ne pourra douter, ne doutera qu'elle eût emporté l'admiration de Pascal ; bien plus, il est certain qu'elle l'aurait réjoui et charmé !

Son entière approbation n'était-elle pas donnée d'avance, ici, puisqu'il avait dit : « il y a des matières qu'il faut mépriser et qui méritent d'être jouées et moquées » (1). Et quand ces « matières »

(1) 11e *Provinciale*.

sont « jouées et moquées » comme elles le sont dans *Tartufe,* avec une poignante énergie de sentiments, dans un langage d'une appropriation merveilleuse au sujet, à l'aide d'une poésie si grande parce qu'elle est toute naturelle, toute franche, toute vive, pleine d'une noble indignation et par là infiniment émouvante, quel est celui — doué d'un esprit juste et franc — qui resterait froid, insensible à de telles choses exprimées de telle façon ? Fut-il jamais quelqu'un, peut-on affirmer, mieux prédisposé qu'eût été Pascal pour comprendre comme pour goûter les beautés de toutes sortes, même les beautés purement poétiques, du chef-d'œuvre de Molière. Quel plaisir, quelle satisfaction intime et toute personnelle il aurait éprouvés, sinon à la représentation (qu'il se serait interdite, c'est à croire), du moins à la lecture de ce *Tartufe !* Ne se serait-il pas flatté d'avoir, en même temps qu'un égal en pensée et en talent, un digne successeur dans sa terrible lutte, dans sa guerre à mort contre les pires Tartufes — vous avez nommé les Jésuites, ces hideux suppôts de l'hypocrisie, de l'immoralité,

de la plus insidieuse et aussi de la plus ignoble des dominations ?

A coup sûr, l'auteur des *Provinciales* n'aurait pu qu'être pleinement satisfait de voir qu'en somme rien n'était changé, rien modifié — l'échelle des progressions mise à part — dans son grand projet de moralisation publique. S'il y avait quelque différence, d'un côté et d'autre, elle consistait peut-être dans la scène ou plutôt dans le décor seul...

Mais, à bien considérer, les *Provinciales* ne sont-elles pas elles-mêmes de vraies comédies ? C'est l'avis d'un bon juge, de l'auteur des *Plaideurs*, de Racine (1) en personne ; c'est également l'avis de plusieurs critiques éminents (2). Si l'on rapproche, en effet, ces « comédies » de Pascal de la comédie de Molière, on sera frappé de l'affinité des idées ou des théories, de la ressemblance des principaux personnages, de la similitude dans l'emploi du comique et enfin — puisqu'il s'agit

---

(1) Voir la *seconde lettre contre Port-Royal.*

(2) Villemain, Sainte-Beuve, etc.

avant tout d'une question d'art — de la parenté, pour ainsi dire, de la poésie de l'un avec la prose de l'autre. En examinant des deux côtés ce que j'appellerai la physionomie du style, vous reconnaîtrez aussitôt plusieurs traits qui leur sont communs : ici et là se trouvent, par exemple, une simplicité nerveuse, une parfaite justesse, de la rapidité, du mouvement, de la chaleur, des éclairs.

Ces qualités, qui étaient les siennes mêmes, n'auraient pu qu'agréer à Pascal et l'eussent porté sans doute à estimer — comme elle vaut — la vraie, la saine poésie de Molière. Dans cette poésie, assurément, il aurait apprécié et aimé « l'ampleur du jet, l'ondoiement des contours et la flamme, les mâles appas » (1).

Il convient d'insister sur ce point essentiel : le « précieux » que Pascal tenait en horreur, le « guindé » qu'il dédaignait tant, le « bizarre » qui lui répugnait si fort, rien de tout cela n'altère

---

(1) Ces expressions sont de Sainte-Beuve lui-même : voir *Port-Royal*, t. III, p. 300.

la beauté du *Tartufe* — pas plus que cela n'atteint, du reste, les comédies qui l'ont suivi ou même précédé. Après les *Précieuses Ridicules*, la première pièce de Molière dont Paris — ce foyer des Précieuses — eut la primeur, de pareilles taches n'étaient à craindre d'un homme doué d'un instinct si sûr et d'un ferme bon sens. A cet égard encore, Pascal et Molière se rencontrent *de plano* et marchent ensemble : ils ont la même rhétorique, au moins quant au naturel — selon la judicieuse remarque de Sainte-Beuve (1).

Est-il téméraire de penser qu'en cet ordre de choses, où était intéressé l'avenir de notre langue, ces deux génies de caractère si primesautier se soient compris et applaudis mutuellement, à leur insu sans doute : celui-ci en étudiant les *Provinciales* dont il devait tirer parti, celui-là en apprenant le succès des *Précieuses Ridicules* et peut-être (par grande exception, alors !) en osant les lire — car il n'y a de l'un à l'autre de ces

---

(1) *Port Royal*, t. III, p. 460.

ouvrages, ne l'oublions pas, qu'un intervalle de deux ans et demi (1).

J'irai jusqu'à présumer, ce qui paraîtra dès l'abord un comble, que Pascal a connu ou plutôt entrevu Molière dès 1652 et qu'il a assisté, vers cette époque, à quelques représentations de ses premiers essais, tels que *Le Docteur amoureux, La jalousie du Barbouillé, Le Médecin volant*, etc. Peut-être même lui fut-il donné, alors, d'être témoin des ébauches plus ou moins réussies que Molière dut tracer — suivant son habitude — de quelques-unes de ses belles comédies à venir.

Nous allons chercher à établir, ci-après, le fait, le semblant de fait ainsi indiqué.

---

(1) La dix-huitième et dernière *Provinciale* est datée du 24 mars 1657 ; la première représentation des *Précieuses* eut lieu le 18 novembre 1659, la seconde 14 jours après et avec le même éclat — comme l'atteste Loret :

« Pour moi, j'y portai trente sous ;
« Mais, oyant leurs fines paroles,
« J'en ris pour plus de dix pistoles ».
(Lettre du 6 décemb. 1659)

Les *Précieuses Ridicules* parurent en librairie dès le 20 janvier 1660.

Lors de la Fronde, on le sait, la Cour fit plusieurs séjours à Poitiers : le dernier, qui fut le plus long, dura plus de trois mois — du 31 octobre 1651 au 3 février 1652. Pendant ce temps, les plaisirs et les distractions de toutes sortes ne manquèrent point au jeune Louis XIV, non plus qu'à sa mère Anne d'Autriche belle encore (ardente même, dit-on) malgré ses cinquante ans, et la *Gazette* de Renaudot, exactement renseignée (1), informait le public que « le roi continuait de prendre ses divertissements au manège et au bal, comme la reine ses dévotions ». Le fameux Mazarin, lui, se trouvait de nouveau en exil ; mais rappelé par la Reine et lui-même impatient de ressaisir le pouvoir qui lui semblait à point — vu les divisions jetées, entretenues au camp des rebelles — il rentra en France, vit cette fois se rallier à lui nombre de grands seigneurs et généraux, guerroya avec eux çà et là, puis arriva

(1) Numéro du 1er janvier 1652. — Renaudot devait être d'autant mieux « renseigné », en ce cas, qu'il était poitevin et avait sans doute dans son pays quelques correspondants.

enfin à Poitiers le 28 janvier 1652 (1). Grande joie à la Cour ! Le roi vint à sa rencontre aux portes de la ville, la reine-mère l'attendit à sa propre fenêtre — rapporte-t-on — deux heures durant, toute joyeuse et émue... Dix jours de fêtes, de grandes fêtes, suffirent à peine à l'épanchement de tant de bonheur.

Pour parfaire au mieux ces réjouissances, le théâtre n'était-il pas — comme toujours — presque indispensable ? D'ailleurs, par suite des événements, la foule étant énorme à Poitiers, où abondait déjà la gent écolière, il y avait là pour une troupe un infaillible élément de succès. Il paraît certain qu'une occasion si favorable ne fut point manquée et que des pièces, farces ou comédies, durent être jouées soit en ville, soit à la Cour. Dans ce cas, le choix ne pouvait mieux tomber que sur l'*Illustre Théâtre*, c'est-à-dire sur la troupe même de Molière : le grand comique était déjà fort réputé dans les provinces, mais il avait en outre

(1) Le 28 janvier, d'après Mme de Motteville ; le 27, suivant le cardinal de Retz.

— grâce aux fonctions de son père auprès du roi — des attaches, des protections puissantes.

Aussi, un de nos érudits les plus ingénieux (1) affirme sans la moindre hésitation qu' « à la fin de l'année 1651 le jeune directeur conduisit ses camarades à Poitiers » ; de son côté, un savant plus autorisé encore (2) croit qu' « il n'esı pas invraisemblable, en effet, que la troupe des Béjart (*aliàs* de Molière) ait prêté son concours à ces grandes fêtes » de Poitiers. Nous ne saurions mieux faire, à ce point de vue, que d'adopter la thèse de ces maîtres écrivains de notre histoire littéraire — d'autant plus, ajouterons-nous aux motifs développés déjà, qu'on ne pourrait guère s'expliquer sans cette version si fortement assise, sans cette quasi-certitude d'un séjour de Molière en Poitou, l'introduction du patois poitevin dans quelques unes de ses comédies, par exemple dans le *Don Juan*.

A cette époque-là, précisément, il est très pos-

---

(1) Ed. Fournier : *Le roman de Molière*, p. 54.

(2) Loiseleur : *Les points obscurs de la vie de Molière*, p. 150.

sible, très probable même, que Pascal se trouvait à Poitiers.

Voici comment et à quelle occasion :

« M. le duc de Roannez (gouverneur du Poitou), rapporte Marguerite Périer (1), avait fait connaissance — je ne sais pas bien à quel âge — avec M. Pascal qui était son voisin. Il goûta fort son esprit, et le MENA UNE OU DEUX FOIS EN POITOU AVEC LUI, ne pouvant se passer de le voir ». Cette liaison, qui devint vite de l'intimité, ne se serait-elle pas formée sans doute, puis agrandie et fortifiée, pendant les deux ans — moins trois mois — que Pascal a passés sans interruption à Paris, d'abord seul avec sa sœur Jacqueline depuis la fin de l'été de 1647 jusqu'au printemps de 1648, puis avec son père et toute sa famille de mai 1648 à mai 1649 ? Il avait alors, lui, environ 25 ans ; le duc en avait 18 ou à peu près : deux âges qui se touchent et où la sympathie est si naturelle, si facile, surtout lorsque le cœur et l'esprit ont

(1) Faugère : *Pensées, fragments et lettres de Pascal*, t. I, p. 381.

encore leur grâce, leur fraîcheur, leur vivacité. Notez de plus que Pascal était déjà célèbre, qu'il cherchait — en tant que malade ou convalescent — des dérivatifs, des distractions de toutes sortes, qu'il avait de soi-même et par sa famille les meilleures relations, qu'il commençait enfin à se répandre dans le monde. Aucun autre moment de sa vie, comme aucun autre moment de la vie du duc, ne paraît plus propice sous tous les rapports à la naissance, au développement de cette belle amitié.

Mais, au mois de mai 1649, Etienne Pascal emmena avec lui son fils et sa fille Jacqueline en Auvergne, berceau de la famille. Ce voyage se prolongea, du moins pour Jacqueline et son père, jusqu'en novembre 1650.

Le retour à Paris réservait à Blaise Pascal un coup terrible : le 24 septembre suivant, son père était enlevé à sa tendresse et à son respect. Jamais chef de famille n'eut plus que celui-là de soins, de dévouement pour les siens — surtout pour un fils ! C'est dire combien cette perte dut être pénible à Pascal, au moins dès l'abord : on aime

à croire que l'enthousiaste et profonde affection du duc de Roannez en allégea un peu le poids au cœur d'un ami si éprouvé.

Nous avons constaté précédemment que Pascal était à son début dans le commerce du monde. Y a-t-il un chagrin, voire extrême — se permettra-t-on de demander ici — qui résiste longtemps, chez un jeune homme vif, impétueux, aux premières douceurs, aux délices, aux enivrements de cette vie mondaine ? Or, il est inutile d'insister sur le caractère ardent, « bouillant » même, de Pascal… Par-dessus tout, la religion offre à quiconque veut ou sait l'accueillir, le baume consolateur par excellence : la piété de Pascal, toute humaine et traitable depuis un certain temps, ne le repoussa point ; au contraire, dirigée par de « grands » et « saints » (1) personnages, elle en reconnut l'efficacité et se l'appliqua dans une assez bonne mesure.

La longue lettre, subtile et raisonneuse — sur

---

(1) Ces termes sont employés par Pascal lui-même dans la lettre à M. et Mme Périer sur la mort de son père.

laquelle s'appuie notre dernière assertion — fut écrite par Pascal vingt-quatre jours seulement après la mort de son père, à sa sœur Gilberte et à son beau-frère Florin Périer : elle est expédiée de Paris et a pour date le 17 octobre 1651. Vers ce temps ou peu auparavant, le duc de Roannez avait séjourné lui-même à Paris ; il venait d'assister, avec les ducs et pairs, aux grandes cérémonies de la majorité de Louis XIV (1). Mais il ne tarda guère à partir pour le Poitou dont il était le gouverneur, et là, — à la tête de la noblesse convoquée de toutes parts — il reçut solennellement le roi, le 31 octobre, dans la ville de Poitiers. Avant ce départ, toutefois, le duc aura engagé Pascal à s'éloigner avec lui d'une cité où la guerre civile avait troublé, rompu sans doute toutes relations entre beaux esprits ou savants. Prétextant des motifs d'amitié, l'encourageant à se distraire de son deuil, à donner du repos à son esprit, à ranimer ses forces par le

---

(1) *Mémoires* de Mme de Motteville, édition F. Riaux : t. III, p. 428.

mouvement et l'air, peut-être lui fit-il promettre — à défaut d'un déplacement immédiat — d'aller le rejoindre tôt ou tard dans son gouvernement.

Qui sait si Pascal, après les embarras de la succession de son père, après les difficultés survenues entre Jacqueline et lui, ne sentit pas — une fois libre ! — le besoin et comme une nécessité d'oublier, de s'étourdir, si l'on veut, de faire enfin une diversion violente à tous les ennuis, aux tracas multipliés qui l'avaient assailli ? Et n'eut-il pas, ainsi que tant d'autres, l'impérieux désir d'échapper (si peu que ce fût) au lieu qui lui rappelait tant de peines, tant de souffrances !

Donc, un voyage, tel que celui dont nous parlons, offre à tous égards les plus irrésistibles vraisemblances. Il n'y a pas de doute, pour nous, que Pascal l'ait mis de la sorte à exécution : parti de Paris vers le 5 ou 6 janvier 1652, dès que sa sœur est entrée à Port-Royal, il arrive le 14 ou le 15 à Poitiers, il devient l'hôte impatiemment attendu du duc de Roannez, il assiste aux fêtes et aux divertissements de la Cour, il se promène en voiture ou à cheval, il joue, il passe de plaisantes

soirées, il va surtout aux comédies de Molière...

Deux grands mois ainsi écoulés, Pascal revient à Paris — fortifié et dispos ; puis, plein d'idées d'avenir et de gloire, il déploie une dévorante activité, partage son temps entre le travail et le plaisir, se répand de tous côtés, un peu dans le monde des ruelles, beaucoup dans le monde des savants. Le voilà même qui fait des conférences publiques, comme en témoigne Loret, aux premiers jours d'avril :

« Je me rencontrai l'autre jour
Dedans le petit Luxembour,
Auquel beau lieu, que Dieu bénie,
Se trouva grande compagnie
Tant duchesses que cordons-bleus,
Pour voir les effets merveilleux
D'un ouvrage d'arithmétique
Autrement de Mathématique,
Où, par un secret sans égal,
Son rare auteur, nommé Pascal,
Fit voir une spéculative
Si claire et si persuasive
Touchant le calcul et le jet
Qu'on admira son grand projet.

. « Il fit encor, sur des fontaines,
Des démonstrations si pleines
D'esprit et de subtilité
Que l'on vit bien, en vérité,
Qu'un très beau génie il possède,
Et l'on le traita d'Archimède » (1)

En somme, à défaut de preuve positive, on ne saurait affirmer absolument le séjour de Pascal à Poitiers, en janvier 1652 ; si ce n'est là qu'une conjecture, elle est fondée à merveille sous tous les rapports : où mieux placer, dans la vie de Pascal, l'un de ces voyages en Poitou mentionnés par sa nièce Marguerite Périer ?

Dans tous les cas, étant admis (au gré de la critique) que ce voyage reste un problème, étant admis — qui plus est — que Molière ait été personnellement inconnu à Pascal, il nous suffira d'établir comme une vérité sans conteste que l'auteur des *Provinciales* avait trop de conformité de goûts, de sentiments, de pensées mêmes avec l'auteur du *Tartufe* pour ne pas apprécier hautement

(1) *La Muze historique*, par J. Loret : édition Livet, t. I, p. 232.

— si tant est qu'il l'ait vue éclore et s'il lui eut été donné de la voir dans toute son ampleur — pour ne pas apprécier, disons-nous, pour ne pas aimer et admirer la mâle poésie du plus grand des poëtes comiques.

L'ombre qui nous a voilé les relations personnelles ou simplement littéraires des deux éminents vengeurs de la morale et de notre langue, va disparaître comme à souhait, laissant cette fois à découvert et presque face à face Pascal et Corneille — Pascal, le créateur de l'éloquence française — Corneille, le créateur de notre poésie tragique.

La rencontre de ces deux génies fut toute fortuite : elle est due, non à l'attraction réciproque de leur nature, non à la similitude des idées et des goûts, mais au hasard seul de la vie. Entre eux, il est vrai, n'y avait-il pas, outre une grande différence d'âge, la différence plus grande encore des travaux et des préoccupations ? Mais tout cela a-t-il pu empêcher Pascal, suivant l'opinion de plusieurs critiques, d'estimer à leur prix les vers de Corneille, d'en profiter même, de s'y plaire, de les applaudir ?

L'éclatant succès du *Cid*, on le sait, suscita tant d'envies, tant de haines jalouses, que Corneille — pour éviter l'orage qui le menaçait de toutes parts — se rendit bientôt de Paris à Rouen, demeure de sa famille et son propre berceau natal : il y resta dix ans de suite, presque sans interruption, de 1637 à 1647. Ce fut là sa grande période de création, de plein génie, de gloire pure et splendide. Coup sur coup, alors, naquirent *Cinna, Horace, Polyeucte,* puis *Le Menteur,* puis *Pompée*, puis *Rodogune* — tout un théâtre vraiment héroïque, sublime, pris en quelque sorte (exceptez *Le Menteur !*) à l'un des âges d'or de l'humanité.

Lorsque, après trois ans de séjour en province et la tempête déjà loin, l'illustre poëte fut ressaisi par la plus superbe de ses inspirations — fort d'un repos vivifiant, surexcité aussi sans doute au souvenir de la lutte — lorsqu'il allait produire, enfanter, presque dans une seule gestation de son puissant esprit, et *Cinna,* et *Horace,* et *Polyeucte*, une grande famille, une famille digne de ces héros, dut venir de Paris à Rouen, comme Corneille lui-même : elle était composée du pré-

sident Pascal récemment nommé intendant de Normandie, de ses deux filles Gilberte et Jacqueline, de son fils Blaise à peine âgé de 17 ans et déjà mathématicien renommé.

De M. Corneille, « avocat du Roi aux sièges généraux de l'Amirauté et des Eaux et Forêts », à M. Pascal, « commissaire-intendant du Roi pour les tailles et pour les étapes et subsistance des troupes », c'est-à-dire de haut fonctionnaire à haut fonctionnaire, les rapprochements, les relations durent être très faciles, peut-être même obligées ; la distinction et l'égale honorabilité des deux maisons, s'ajoutant à cela, aidèrent d'une façon parfaite, décisive, à la fréquence des rapports ; rien, surtout — ce semble — ne put mieux resserrer encore cette liaison de familles que la liaison si douce de ces adolescentes, de ces jeunes filles qui se plurent sans doute et s'aimèrent à première vue, Berthe Corneille (1), Jac-

(1) Sœur de Pierre et de Thomas Corneille, elle épousa M. Le Bovier de Fontenelle et devint mère en 1657 de ce Fontenelle si fameux par sa science, par son esprit et par sa longévité.

queline et Gilberte Pascal, toutes trois belles, charmantes, spirituelles, enjouées, pleines de cœur et de raison.

En dehors ou plutôt au-dessus de ces raisons de sympathie et d'union, il paraît certain que c'est la poésie, « cette sirène de paix et d'amour dont la main unit ses fidèles par une chaîne de fleurs », qui créa d'abord le principe et détermina l'heureux développement de l'amitié sitôt faite entre les Corneille et les Pascal. Il sera facile de le montrer.

La plus jeune des filles du nouvel intendant, Jacqueline, était déjà connue à Paris et à la Cour — malgré ses 14 ans — autant par son talent de poëte (1) que par son habileté d'actrice de salon. Ce qui rendait, chez elle, le cas encore plus étrange, c'est qu'elle portait à peine et qu'on lui donnait tout au plus la moitié de son âge : en ce temps-là plutôt encore qu'en tout autre, il n'en fallait point davantage pour ériger la poëtesse en

(1) Quelques-unes des poésies de Jacqueline, dédiées à la Reine, parurent en 1638 sous ce titre : *Vers de la petite Pascal.*

vrai phénomène. Aussi, à Rouen, l'émotion fut-elle grande ! Dans les meilleures compagnies de la ville, raconte sa sœur Gilberte (1), elle obtint un « applaudissement général » ; bien plus, continue le même témoin, « on la souhaitait partout, et ceux qui n'avaient point d'habitude particulière avec elle recherchaient avec grand soin sa connaissance. Lorsqu'elle entrait en quelque compagnie où on ne l'attendait pas, on y voyait tout le monde se réjouir de sa venue »...

Les poëtes rouennais — c'était de règle ! — se distinguèrent dès l'abord par leur enthousiasme et, parmi eux, l'auteur du *Cid* en personne tout le premier. « M. Corneille, raconte encore Gilberte, ne manqua pas de venir nous voir... Il était ravi de voir les choses que faisait ma sœur ». Il y a plus (et combien !), toujours d'après Gilberte : M. Corneille « pria ma sœur de faire des vers sur la Conception de la Vierge, qui est le jour qu'on donne des prix. Elle fit des stances, et on

(1) P. Faugère : *Lettres, opuscules et Mémoires*, p. 60-61.

lui en porta le prix avec des trompettes et des tambours en grande cérémonie ».

Ces derniers mots font allusion à une vieille société littéraire de Rouen, longtemps florissante et en honneur, LE PUY, qui décernait chaque année les prix suivants :

Pour la meilleure « ballade » — *le prix de la Rose,*

Pour la meilleure « stance » — *le prix de la Tour ;* mais stances et ballades, désignées sous un titre commun « *Les Palinods* », ne devaient avoir pour objet que la Conception de la Vierge.

Il n'est pas jusqu'à Corneille lui-même qui n'ait participé au concours de cette antique Société littéraire : ce fait mémorable eut lieu en 1633. Mais on regrette de constater que les stances cornéliennes, où la comparaison d'Eve avec Marie se trouve ressassée, ne forment qu'une longue série d'antithèses plus ou moins délicates et plus ou moins miroitantes.

Ce souvenir, que Corneille semblait garder par devers lui très précieusement, fut-il pour quelque chose dans le conseil qu'il donna à Jacqueline

d'envoyer des stances au *Puy* de 1640 ? En tout cas, quel sujet étrange, scabreux, à traiter en vers que la « Conception de la Vierge » et spécialement — Corneille y songeait-il ?.. — par une jeune fille de 15 ans ! Soit déférence envers celui qui daignait la patronner, soit ambition de poëte, Jacqueline composa les stances dont voici les derniers et meilleurs vers :

Comment penseriez-vous que cette sainte Mère,
Etant un temple impur, fût le temple de Dieu ?

Notre jeune poëtesse remporta le prix de La Tour ; mais comme elle n'assistait pas à la séance — par modestie, sans doute — les juges des *Palinods* ne crurent trop faire pour elle en lui portant le prix, suivant le récit de sa sœur, avec trompettes et tambours. Avant cette grandiose cérémonie, quelqu'un se leva et — au nom de Jacqueline — adressa ce remercîment en vers au « Prince » ou président du *Puy :*

Prince, je prendrai soin de vous remercier
Pour une jeune Muse absente,
Et son âge et son sexe ont de quoi convier
A porter jusqu'au ciel sa gloire encor naissante.

De nos poëtes fameux les plus hardis projets
Ont manqué bien souvent d'assez justes sujets,
Pour voir leurs muses couronnées.
Mais c'en est un beau qu'aujourd'hui
Une fille de douze années (1)
A, seule de son sexe, eu des prix sur ce *Puy*.

L'orateur, dans cette circonstance solennelle, c'était Corneille ; ces vers de remercîment, c'étaient ceux de l'auteur du *Cid !* Oublions, oublions vite cette pauvre poésie, née d'une improvisation trop rapide et sans chaleur — ce « jargon ». aurait dit le sévère Pascal... Souvenons-nous seulement de l'intention qui fut bonne, de la courtoisie qui fut charmante.

Assurément, si Corneille se permit en public de suppléer ainsi Jacqueline, s'il crut devoir remercier pour elle — et avec quels vers ! — le « Prince » et les membres du *Puy*, s'il s'attribua le droit un peu extrême d'élever « jusqu'au ciel la gloire naissante d'une Muse de douze ans »,

(1) C'est là une erreur : étant née le 4 octobre 1625, Jacqueline avait à cette date (décembre 1640) non pas douze ans, mais quinze ans bien sonnés.

il fallait qu'il se sentît pleinement autorisé à le faire, en un mot qu'il eût avec la jeune fille et avec ses parents les relations les plus franches, les plus vives, les plus familières.

Les visites de l' « Avocat du roi » et poëte chez le « Commissaire-Intendant », doublé lui-même d'un savant, devaient présenter un immense intérêt. D'ordinaire, c'est probable, la poésie était le grand sujet des entretiens. Quel spectacle, alors ! Corneille et Jacqueline faisaient sans doute *chorus* ; Gilberte et son père approuvaient le plus souvent ou critiquaient avec réserve ; quant au jeune Pascal, absorbé dans ses inventions mathématiques et physiques, il ne prêtait d'habitude qu'une oreille assez distraite à ces propos. Mais parfois était-il moins préoccupé, une théorie poétique le frappait-elle ou encore certains vers venaient-ils à l'émouvoir, tout-à-coup vous l'eussiez vu se redresser, saisi, animé, le regard plein de flammes, prêt à parler — comme lui seul savait le faire — ardent à discuter, improuvant ou admirant. Tous écoutaient, silencieux, lors de ces superbes explosions... Toutefois, par instants,

n'y avait-il pas un curieux échange de coups d'œil entre Corneille et le « bouillant » interrupteur ? Ces deux génies, se devinant, se mesurant à leur hauteur, étaient étonnés l'un de l'autre.

Ces éblouissantes sorties, ces éclats se produisirent lorsque Corneille lut devant cet auditoire d'amis quelques unes de ses meilleures pièces, alors en préparation, *Horace, Cinna, Polyeucte* — *Polyeucte* surtout — car sûr d'être compris et applaudi, il n'hésita point à donner à cette famille Pascal, qui en était digne à tous égards, la primeur des plus beaux fragments ou des scènes les plus splendides. A la lecture de tels vers, la grande âme de Pascal répondit d'un mouvement spontané, irrésistible, à la grande âme de Corneille. Oh ! certes, une poésie de ce souffle et de ce caractère, cette poésie cornélienne si noble, si haute, presque divine à tant d'endroits, notre Pascal — moins que tout autre, on doit le redire — ne put la répudier ou y paraître indifférent ; loin de là ! par suite de l'attraction séduisante du beau, du beau absolu, il en fut imprégné, disons plus, transporté.

Tout, d'ailleurs, ne semblait-il pas l'induire, à ce moment, à la plus vive et à la meilleure impression ? Il touchait à la fleur de l'âge, il n'avait encore vécu qu'au sein de sa famille — famille éminente par la tenue, le travail et la piété — il ne savait rien de l'existence vulgaire ; déjà, tout naturellement, son esprit et son cœur étaient disposés à s'ouvrir aux belles et grandes choses. Aux points de vue moral, intellectuel, religieux, idéal, on ne voit personne à cette période du siècle qui ait dû être autant que lui prévenu en faveur des idées et des créations de Corneille. Son tempérament extrême s'accordait au mieux avec celui des héros du poëte, son fier jugement adoptait d'emblée ou reconnaissait pour siens les actes de foi, de sacrifice et de volonté si noblement proclamés, son cœur battait à l'unisson des cœurs et des patriotes et des martyrs, enfin sa sensibilité littéraire s'éveillait d'elle-même à ce ravissant accord, à cette harmonie délicieuse que créent — en s'unissant dans le plus beau langage — l'intelligence et le sentiment.

Oui, comment en douter ! le futur grand pen-

seur et écrivain se laissait, lui aussi, gagner au charme, et il y restait comme soulevé et grandi jusqu'à ce qu'une pensée douteuse ou un vers obscur, enchevêtré, que sais-je ? vint brusquement le tirer de ces hauteurs... La chute était lourde, il faut en convenir : quel lecteur de Corneille (1) ne l'a éprouvée maintes fois ? Contre-coup inévitable, la poésie se dépouillait à ses yeux de ses splendeurs, et bientôt — la comparant avec sa chère géométrie — combien y trouvait-il plus de déceptions, moins de beautés régulières et assurées !

---

(1) Au sujet de ces fautes de goût que l'on constate dans beaucoup d'auteurs, doués pourtant de puissance ou de génie, Sainte-Beuve a des pages bien vraies cà et là, notamment p. 104 sqq. de son *Etude sur Virgile* dont nous citerons ce passage : « à côté de ces prouesses gigantesques du talent, ou de ces merveilles de peinture et de ces magnificences de tissu, ou de ces projections infinies et subtiles dans les sentiments raffinés, etc. : tout d'un coup une énormité, un quartier de rocher qui vous tombe sur la tête, une crudité qui vous révolte, en un mot, une offense à la délicatesse... De telles rencontres, de telles subites avanies corrompent tout plaisir et glacent dans sa source le bonheur de l'admiration ». Ajoutons vite que cela s'applique seulement en partie à Corneille.

Il est incontestable, quoi qu'on ait prétendu, qu'entre Corneille et Pascal il y eut à la longue, non seulement sympathie de personnes (1), mais encore et jusqu'à un certain point commerce d'idées, de sentiments, de vues littéraires. Pascal, en homme de goût — et on sait s'il le fut ! —

---

(1) On a dit (M. Levallois : *Corneille inconnu*, p. 333) que « Etienne Pascal et les siens ne semblent pas avoir tenu à conserver des relations avec Corneille » ; depuis leur départ pour Paris en 1648, on ne voit pas (*ibidem*) « qu'il y ait eu de part ni d'autre la moindre démarche pour se revoir, ni le plus petit échange de correspondance. Des deux côtés, il y eut égale froideur, abandon tacite ».

Nous demanderons d'abord si c'est bien « Etienne Pascal et les siens » qui rompirent avec Corneille ou si ce n'est pas plutôt Corneille lui-même qui rompit avec les Pascal. Corneille, en effet, était grand ami des Jésuites, et qui sait — la question de rupture admise — si les *Provinciales* ne l'ont point indisposé, froissé contre leur auteur et sa famille ? A défaut de « correspondance », lorsque le poëte allait à Paris pour la représentation de ses pièces, ne pouvait-il faire quelques visites à la famille Pascal ?

Nous ne croyons pas à la « froideur », à l' « abandon tacite » dont parle M. Levallois ; mais s'il y eut interruption dans les rapports formés à Rouen entre les Pascal et les Corneille, cela tint aux nécessités de la vie : éloignement de résidences, différence d'occupations, puis mort d'Etienne Pascal, puis entrée au couvent de Jacqueline, etc.

fit ses réserves sur certaines parties des œuvres, sur quelques œuvres mêmes de Corneille, puis le reste, c'est-à-dire la fine fleur, il l'approuva pleinement, il en sentit toute la beauté, il l'admira devant Corneille et devant tous.

C'est là, en somme, une vérité parfaite, absolue. Il y a donc lieu de repousser les assertions contraires, fut-ce même l'opinion de Sainte-Beuve répétée depuis par tant de critiques : « il ne paraît pas, a présumé l'historien de *Port-Royal,* que le contact de Corneille ait EN RIEN atteint Pascal qui ne s'inquiétait guère du *Cid* ni d'*Horace,* inventait la machine-arithmétique, et allait passer aux expériences sur le Vide. Est-ce que, par hasard, d'abord ce certain manque de naturel et de simplicité dans la poésie du grand Corneille empêchait Pascal d'y prendre ? Mieux vaut accuser sa distraction » (1).

---

(1) Sainte-Beuve, *Port-Royal.* t. II, p. 470, sqq.

On peut contester en partie ce que dit Sainte-Beuve du « certain manque de naturel et de simplicité dans la poésie de Corneille » — dans celle, du moins, que Pascal a connue ou pu connaître. Depuis *Le Cid* jusqu'à *Sertorius,* cette poé-

Plus tard, il est vrai, Sainte-Beuve s'est rétracté lui-même, mais avec discrétion ; il reconnut « un point », au moins « un point », où l'atteinte secrète de Corneille se découvre chez Pascal : c'est lorsque l'austère moraliste réprouve la Comédie, tout en parlant d'elle avec une « impression de tendresse ». Et, là-dessus, Sainte-Beuve se demandait : « en écrivant cette page tendre, la plus tendre qu'il ait écrite — j'en excepte à peine celles du Discours de l'Amour — Pascal se souvenait-il d'avoir vu Chimène ? se reprochait-il, comme Saint-Augustin, les pleurs qu'il avait versés ? » (1)

Plus tard encore, Sainte-Beuve s'avança davan-

---

sie ne manque en général (sauf les traits à l'espagnol et à la Lucain) ni de naturel, ni de simplicité : pas ou peu d'ornements étrangers ou disparates, d'abord ; le style traduit, ensuite, si fidèlement, si complètement la pensée, qu'il se moule sur elle ou plutôt ne fait qu'un avec elle. L'idée est-elle médiocre, l'expression s'abaisse ; l'idée est-elle grande, magnifique, aussitôt l'expression s'élève, se purifie et devient tout naturellement sublime. Corneille a donc réalisé parfois l'idéal même de Pascal. — Cf. Guizot : *Corneille et son temps*, p. 258, sqq.

(1) *Port-Royal*, t. III, p. 113-114.

tage, et le « point » qui se bornait au *Cid* s'étendit jusqu'à *Polyeucte* : « cette pensée sur la Comédie, imaginait-il (1), put être écrite en sortant de voir quelque pièce de Corneille, à un lendemain de Pauline ou de Chimène ».

Allons, un pas de plus à faire par Sainte-Beuve — et nous voilà presque ensemble ! Désir exprimé, désir satisfait. N'est-elle pas, effectivement, de Sainte-Beuve traitant du *Discours* de Pascal *sur les Passions de l'Amour*, cette parole qui le trahit, cette affirmation si décisive : « Corneille et ses amants de théâtre ont passé par là » (2). Ainsi, de l'aveu de l'ondoyant critique, ce n'est plus seulement Chimène, ce n'est plus seulement encore Pauline, c'est la foule des amants du théâtre de Corneille qui ont impressionné et touché Pascal. Ici — comme ailleurs et de temps en temps — Sainte-Beuve n'a pas de contradicteur plus redoutable que lui-même. De ce coup, il ruine toute la série de ses conjectures : déclarer que Pascal a

---

(1) *Port-Royal*, t. III, p. 276 à la note.

(2) *Ibidem*, t. II, p. 501 (note).

gardé de Chimène, de Pauline, des amants enfin du théâtre de Corneille une « tendre impression », n'est-ce pas admettre formellement, assurer, que Pascal s'est plu aux grandes tragédies cornéliennes et qu'il s'est pénétré, inspiré, animé du feu quasi-sacré de leur poésie ? Déclarer — à propos du *Discours de l'Amour* — que « Corneille et ses amants de théâtre ont passé par là », n'est-ce pas avouer clairement que Pascal s'est assimilé, sinon approprié, maintes idées de Corneille sur l'amour et aussi (pour être conséquent) sur bien d'autres choses. Bref, d'après Sainte-Beuve et malgré lui tout ensemble, les « atteintes » de Corneille se découvrent chez Pascal et nombreuses et profondes.

Il serait aisé de relever, de marquer dans les œuvres de Pascal les traces de l'influence morale et littéraire du grand poëte de Rouen. Outre les citations, que de souvenirs, que de réminiscences répandues de part et d'autre ! Nous ne voulons pas réunir ici, accumuler tous ces rapprochements : ce sera assez de choisir, à l'appui de notre démonstration, ceux qui offrent le plus d'importance et d'intérêt.

Commençons, c'est de droit ! par cette pensée sur la « Comédie » ou le théâtre qu'a citée précisément Sainte-Beuve :

« Tous les grands divertissements sont dangereux pour la vie chrétienne ; mais entre tous ceux que le monde a inventés, il n'y en a point qui soit plus à craindre que la Comédie. C'est une représentation si naturelle et si délicate des passions, qu'elle les émeut et les fait naître dans notre cœur, et surtout celle de l'amour : principalement lorsqu'on le représente fort chaste et fort honnête. Car, plus il paraît innocent aux âmes innocentes, plus elles sont capables d'en être touchées. Sa violence plaît à notre amour propre, qui forme aussitôt un désir de causer les mêmes effets que l'on voit si bien représentés ; et l'on se fait en même temps une conscience fondée sur l'honnêteté des sentiments qu'on y voit, qui éteint la crainte des âmes pures, lesquelles s'imaginent que ce n'est pas blesser la pureté, d'aimer d'un amour qui leur semble si sage. Ainsi, l'on s'en va de la Comédie le cœur si rempli de toutes les beautés et de toutes les douceurs de l'amour,

l'âme et l'esprit si persuadés de son innocence, qu'on est tout préparé à recevoir ses premières impressions, ou plutôt à chercher l'occasion de les faire naître dans le cœur de quelqu'un, pour recevoir les mêmes plaisirs et les mêmes sacrifices que l'on a vus si bien dépeints dans la Comédie ».

Sans nul doute, cette pensée si tendre, si émue, a été écrite — comme le dit Sainte-Beuve — au souvenir de Chimène ou de Pauline ; elle a été inspirée par le trop pieux remords de s'être intéressé, d'avoir pleuré peut-être à la représentation de leur « chaste » et « violent » amour.

Avant Corneille, qui donc avait introduit le vrai, le pur et grand amour sur la scène française ? Qui donc en avait peint de la sorte « toutes les douceurs » et « toutes les beautés », les « plaisirs » et les « sacrifices » ? Et cet amour, n'est-il pas le seul qui convînt à la nature, au caractère de Pascal ? Cette violence dans une passion honnête et chaste, ce mélange de douceurs et de sacrifices, cette orgueilleuse volupté d'absorber un cœur, c'est bien — croyons-nous avec

M. Havet (1) — c'est l'amour tel que le concevait Corneille, tel aussi que le concevait Pascal ; c'est cet amour élevé que son âme fière et forte devait sentir, et c'est lui seul qu'il décrit dans son *Discours de l'Amour*. D'ailleurs, pour comble d'évidence, Pascal ne cite sur l'amour qu'un auteur, qu'un poëte, et c'est Corneille !

A ce fragment dirigé contre le trop attrayant amour des héros cornéliens, Sainte-Beuve rattache — par une contradiction dont nous faisons notre profit — une autre « observation intime du même genre » (2), celle-ci :

« Quand un discours naturel peint une passion ou un effet, on trouve dans soi-même la vérité de ce qu'on entend, laquelle on ne savait pas qu'elle y fût, en sorte qu'on est porté à aimer celui qui nous le fait sentir : car il ne nous a pas fait montre de son bien, mais du nôtre, et ainsi ce bienfait nous le rend aimable, outre que cette communauté d'intelligence que nous avons avec

---

(1) Edition des *Pensées*, t. II, p. 140.

(2) *Port-Royal*, t. III, p. 114-115.

lui incline nécessairement le cœur à l'aimer ».

Cette nouvelle pensée ne s'applique-t-elle point encore à la « Comédie » ? A n'en pas douter, elle vise le théâtre même de Corneille, le seul — notons-le bien — le seul, à cette date, d'où l'on pût justement tirer ces points de comparaison. Les personnages de Corneille, en effet, ses héroïnes surtout, ont le plus souvent le « discours naturel », c'est-à-dire celui qui peint au vif une passion ou un effet : de là le contre-coup chez le spectateur, chez Pascal par exemple, qui « trouvait en lui-même la vérité de ce qu'il entendait » et était « porté à aimer » — grâce à la « communauté d'intelligence » — ces êtres charmants pris à la nature, ces Chimène, ces Pauline et leurs dignes sœurs.

Il y a, dans les *Pensées,* une autre remarque sur la « Comédie » ; c'est la suivante :

« Dans les Comédies, les scènes contentes sans crainte ne valent rien, ni les extrêmes misères sans espérance, ni les amours brutaux, ni les sévérités âpres ».

C'est là, bien certainement, une nouvelle allu-

sion générale aux « comédies » de Corneille : n'est-ce pas comme la justification ou la critique de plusieurs scènes de ces « comédies » ?

Les « scènes contentes sans crainte » rappellent, dans *Cinna,* certaine scène où le « contentement » d'Auguste, parvenu enfin à l'Empire, est traversé par la « crainte » de quelques conspirations, ou encore, dans *Polyeucte,* la scène où la « crainte » des présages d'un songe se mêle au « contentement » de Pauline. Les « extrêmes misères sans espérance » font aussitôt souvenir — entre autres traits — de l' « extrême misère » du *Cid,* vengeur de son père contre le père de Chimène, assuré du ressentiment, de la colère de celle qu'il aime contre lui-même, mais ayant reçu d'elle, malgré tout, l' « espérance » d'être aimé et d'être suivi par elle au tombeau. Les « amours brutaux », c'est l' « amour » si « brutal » d'Horace envers sa sœur Camille, c'est encore l' « amour brutal » du même envers Sabine, sa femme. Les « sévérités âpres », enfin, ne seraient-ce pas — suivant la juste remarque de M. Havet — celle de Polyeucte si Pauline ne le touchait pas du tout,

et celle de Félix s'il se montrait absolument indifférent au sort de son gendre et de sa fille ?

Tout-à-l'heure, il était question de « discours naturel » pour peindre une passion ou un effet, et là Corneille était visiblement en jeu. Eh bien ! justifiant par avance cet éloge, Corneille avait demandé — dans l'une de ses premières œuvres — qu'on laissât parler la nature, surtout en amour :

... Je n'ai jamais vu de cervelles bien faites
Qui traitassent l'amour à la façon des poëtes.
C'est tout un autre jeu. Le style d'un sonnet
Est fort extravagant dedans un cabinet ;
Il y faut bien louer la beauté qu'on adore
Sans mépriser Vénus, sans médire de Flore,
Sans que l'éclat des *lis*, des *roses*, d'un *beau jour*
Ait rien à démêler avecque notre amour (1).

Sur ce sujet piquant, après Corneille, il faut entendre Pascal, déjà cité là-dessus, mais incomplètement :

« On ne sait, dit-il, ce que c'est que ce

---

(1) *La Galerie du Palais*. — Cette pièce, représentée en 1634 et imprimée en 1637, fut le plus grand succès de Corneille avant *Le Cid*.

modèle naturel qu'il faut imiter ; et à faute de cette connaissance, on a inventé de certains termes bizarres, *siècle d'or, merveille de nos jours, fatal*, etc., et on appelle ce jargon beauté poétique..... Mais qui s'imaginera une femme sur ce modèle-là, qui consiste à dire de petites choses avec de grands mots, verra une jolie demoiselle toute pleine de miroirs et de chaînes dont il rira... Mais ceux qui ne s'y connaîtraient pas l'admireraient en cet équipage ; et il y a bien des villages où on la prendrait pour la reine : et c'est pourquoi nous appelons les sonnets faits sur ce modèle-là, les reines de village » (1).

L'énergique protestation de Pascal contre la

---

(1) P. Faugère : Edition des *Pensées*, t. I, p. 256.

Chacun connaît les vers de Boileau sur ces sonnets si prétentieux :

Jadis de nos auteurs les pointes ignorées
Furent de l'Italie en nos vers attirées.
Le vulgaire, ébloui de leur faux agrément,
A ce nouvel appât courut avidement...
Le sonnet orgueilleux lui-même en fut frappé.

Pour compléter ces rapprochements, qu'on se souvienne du fameux sonnet d'Oronte, dans le *Misanthrope*, et de l'admirable critique de son « jargon ».

préciosité, contre l'emphase des poëtes du temps, n'a-t-elle pas un air de filiation avec la tirade de Corneille ? Dans l'une comme dans l'autre, c'est la même critique, le même dédain de ces poëtes et de leurs expressions sonores, ampoulées, rebattues, « extravagantes » ou « bizarres » ; des deux côtés — ce qui achève les ressemblances — c'est un égal mépris pour les sonnets, tant en vogue alors, et pour leur pompe aussi vaine que ridicule. Ces termes *les lis, les roses, un beau jour,* dont se raille Corneille, ont pour pendant chez Pascal ces termes similaires par leur pompeuse étrangeté *siècle d'or, merveille de nos jours, fatal,* etc. Le « jargon » poétique, fort en usage au XVIIe siècle (je parle des Voiture, des Benserade ou autres faiseurs de sonnets) et transmis à certaine race de nos poëtes, se trouvait ainsi dès l'origine conspué, flétri, à la fois par un poëte au nom de la poésie et par un écrivain au nom du goût. Il est évident, pour nous, que Pascal avait vu ou lu *La Galerie du Palais,* d'où sont extraits les vers mordants reproduits ci-dessus : ce passage dut le frapper, sa mémoire en retint quelque chose —

le fond, au moins — et cette bribe devenait plus tard une réminiscence.

Dans *Polyeucte*, Corneille fait parler le martyr enthousiaste, prêt à marcher au supplice, en ces vers brûlants de foi :

Je n'adore qu'un Dieu, maître de l'univers...
Mais j'ai tort d'en parler à qui ne peut m'entendre.
Voyez l'aveugle erreur que vous osez défendre :
Des crimes les plus noirs vous souillez tous vos dieux ;
Vous n'en punissez point qui n'ait son maître aux cieux ;
La prostitution, l'***adultère***, l'***inceste***,
Le vol, l'assassinat, et tout ce qu'on déteste,
C'est l'exemple qu'à suivre offrent vos immortels.

A son tour, Pascal ne pense et ne s'exprime guère autrement :

« Dieu seul est son véritable bien (à l'homme) ; et depuis qu'il l'a quitté, c'est une chose étrange, qu'il n'y a rien dans la nature qui n'ait été capable de lui en tenir la place : astres, ciel, terre, éléments, plantes, choux, poireaux, animaux, insectes, veaux, serpents, fièvre, peste, guerre, famine, vices, *adultère*, *inceste* »...

On le voit, la pensée de Pascal a beaucoup d'analogie, pour la forme et pour le fond, avec la

magnifique apostrophe de Polyeucte : à l'exemple de Corneille, Pascal pose le vrai Dieu en face des faux dieux, il dénonce le ridicule ou l'odieux des divinités païennes, il montre du même coup l'aberration de l'homme qui a souillé ainsi sa raison et sa dignité. Seulement, d'un côté, l'idée est concise, sommairement énoncée ; de l'autre, elle se développe, s'amplifie, abonde en énumérations. Polyeucte, martyr impatient, n'a garde de s'étendre, mais Pascal peut aller et va jusqu'au bout. C'est assez dire, il nous semble, pour rendre sensible, indéniable, l'imitation du poëte par l'auteur des *Pensées*.

Voici encore un admirable fragment où Pascal s'est inspiré de Corneille :

... « Je regarde de toutes parts, et ne vois partout qu'obscurité. La nature ne m'offre rien qui ne soit matière de doute et d'inquiétude. Si je n'y voyais rien qui marquât une Divinité, je me déterminerais à ne rien croire. Si je voyais partout les marques d'un Créateur, je reposerais en paix dans la foi. Mais, voyant trop pour nier, et trop peu pour m'assurer, je suis dans un état à

plaindre, et où j'ai souhaité cent fois que, si un Dieu la soutient, elle le marquât sans équivoque ; et que, si les marques qu'elle en donne sont trompeuses, elle les supprimât tout-à-fait ; qu'elle dît tout ou rien, afin que je visse quel parti je dois suivre. Au lieu qu'en l'état où je suis, ignorant ce que je suis et ce que je dois faire, je ne connais ni ma condition ni mon devoir »...

Déjà, dans *Héraclius*, Corneille s'était écrié par la bouche de Phocas, qui ne sait lequel — d'Héraclius ou de Martian — est vraiment son fils :

« Que veux-tu donc, nature, et que prétends-tu faire ?
« De quoi parle à mon cœur ton murmure imparfait ?
« Ne me dis rien du tout, ou parle tout-à-fait ! »

Ces beaux vers de l'admirable tirade, a dit Voltaire, ont été imités par Pascal, et c'est la meilleure de ses Pensées. On ne peut qu'être de l'avis de Voltaire, quand il affirme l'imitation ainsi faite par Pascal ; mais nous ne saurions croire avec lui que ce soit là la « meilleure de ses Pensées » : n'y aurait-il point dans ce jugement — à l'ordinaire du patriarche de Ferney — ou de l'ironie ou de la malignité ?

Assez des réminiscences, des souvenirs, des imitations ! Arrivons aux citations textuelles que Pascal a faites de deux tragédies de Corneille.

La première de ces citations paraît tirée de *Médée*, où on lit :

« Souvent *je ne sais quoi* qu'on ne peut exprimer
Nous surprend, nous emporte et nous force d'aimer » (1)

Cette citation, des plus curieuses pour sa conséquence même, est la suivante :

« Qui voudra connaître à plein la vanité de l'homme n'a qu'à considérer les causes et les effets de l'amour. La cause en est un « *je ne sais quoi* » (Corneille) ; et les effets en sont effroyables. Ce « *je ne sais quoi* », si peu de chose qu'on ne peut le reconnaître, remue toute la terre, les princes, les armées, le monde entier. Le nez de Cléopâtre : s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé ».

L'autre citation, concernant des antithèses morales, est prise dans *Horace* ; elle suit :

---

(1) *Médée :* acte II, scène 6. — Le tour de phrase, que cite Pascal, se retrouve dans d'autres pièces de Corneille ; mais, ici, l allusion s'applique parfaitement à *Médée*.

« *Comminutum cor.* » SAINT-PAUL. Voilà le caractère chrétien. — « *Albe vous a nommé, je ne vous connais plus* ». CORNEILLE. Voilà le caractère inhumain. Le caractère humain est le contraire ».

Ce serait le lieu, maintenant, de noter jusque dans le *Discours de l'Amour* les traces de l'impression que, selon les termes de Sainte-Beuve, « Corneille et ses amants de théâtre », ont exercé sur Pascal. Ce *Discours*, j'en conviens volontiers, ne jurerait pas dans la bouche et le cœur des héros cornéliens : il contient vraiment quelque chose de leurs sentiments, il est parsemé de traits où éclate leur noble fierté, il est plein d'observations dignes d'eux par la délicatesse ou par la subtilité, dirai-je qu'on y respire comme une émanation de leur chaste amour ?

Mais quant à s'imaginer, quant à dire que les pièces de Corneille renferment l'original de cet amour et que ce *Discours* en est la copie, la fidèle reproduction ou le reflet, non ! cela est impossible, non ! nous n'irons pas si loin — même avec un critique éminent comme Sainte-Beuve. Que Pascal ait senti l'amour ainsi qu'en général

le sentent les héros de Corneille, qu'il l'ait exprimé d'après les « passions » qui sont les leurs, je ne saurai le nier; mais qu'est-ce que prouve une telle coïncidence ? L'amour, le véritable amour, est toujours le même — ou à peu près — chez tous les hommes d'une certaine élévation morale ; en ce cas, la nature a une action toute puissante, presque souveraine : elle seule est l'initiatrice, elle seule provoque et excite les impressions, la part faite (bien entendu) d'abord au tempérament et au caractère, puis à l'esprit et au cœur de chacun. Corneille amoureux prête aux héros de son théâtre ses propres sentiments d'amour ; Pascal, amoureux lui aussi, épanche dans un Discours le flot débordant de ses passions — et ces passions-là, il ne les emprunte à personne, il les décrit sur le vif (on le sent bien à ses tressaillements), il suit dans son cœur leurs effets, leurs progrès, il est à lui-même son propre modèle, son sujet vivant et aimant (1). En consé-

(1) Sainte-Beuve, toutefois, veut bien accorder que Pascal « s'analyse par endroits »... Par endroits ! La restriction est bizarre : où ne s'est-il pas analysé, et pourquoi se serait-il

quence, il est juste de repousser, à l'égard d'un génie si absolument personnel, toute idée de plagiat, plus encore ! tout soupçon de paraphrase ou d'interprétation directe plus ou moins fidèle, plus ou moins ingénieuse, plus ou moins subtile — comme on voudra — des sentiments et raisonnements amoureux, si beaux qu'ils soient, des amants de Corneille.

Il ne reste, après tout, de réel, d'incontestable, qu'une influence en quelque sorte générale, mais peu facile à déterminer, qui résulta pour Pascal soit des lectures, soit des représentations de quelques tragédies cornéliennes. C'est ainsi qu'on s'explique, qu'on doit s'expliquer — avec son caractère tout spécial, sa nature bouillante, sa sensibilité maladive et délicate — cet amour grand, fier, héroïque qui l'anima et dont ce *Discours* reste le monument immortel.

L'influence générale du poëte sur l'écrivain, que nous venons de constater en la limitant dans

---

analysé ici ou là et non partout ? *Le Discours* porte d'un bout à l'autre, à le bien considérer, les marques certaines d'une étude auto-psychique.

de justes bornes, se révèle matériellement — si l'on peut dire — par le fréquent usage des mêmes tours, par l'emploi presque identique de certaines expressions.

On nous permettra de signaler quelques-unes de ces rencontres, au hasard du coup d'œil :

CORNEILLE :

« Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous [sommes ».]

(*Le Cid :* acte I, scène 3)

PASCAL :

« Quelque élevés qu'ils soient, si sont-ils unis aux moindres des hommes par quelque endroit »...

CORNEILLE :

« Un excès de plaisir nous rend tout languissants ».

(*Le Cid :* A. IV, Sc. 5)

PASCAL :

« Trop de plaisir incommode ».

CORNEILLE :

..... « L'empire humain qu'exercent vos beautés
Force jusqu'aux esprits et jusqu'aux volontés ».

(*Cinna :* A. III, Sc. 4)

PASCAL :

« Les femmes ont un empire absolu sur l'esprit des hommes »...

Corneille ,

« On ne peut me résoudre à vivre sans honneur ».

(*Le Cid :* A. II, Sc. 2)

Pascal :

« Qui ne mourrait pour conserver son honneur, celui-là serait infâme ».

Corneille :

.... « Nos félicités —
Celle d'un vrai chrétien n'est que dans les souffrances ;
Les plus cruels tourments lui sont des récompenses ».

(*Polyeucte :* A. V, Sc. 2)

Pascal :

« La maladie est l'état naturel des chrétiens..
On doit s'estimer heureux d'être malade et de souffrir...
Les douleurs sont la récompense des saints ».

Corneille :

.... « La foi............
Elle est un don du ciel et non de la raison ».

(*Polyeucte :* A. V. Sc. 2)

Pascal :

« La foi est un don de Dieu, non pas un don de raisonnement ».

Inutile de prolonger ce tableau et d'insister plus longtemps sur les similitudes d'idées ou de

phrases que l'on trouve chez deux génies d'allure différente, mais de trempe égale. Ces exemples, les plus typiques du reste, doivent suffire.

En réalité, de l'ensemble de nos observations — pensons-nous — il ressort nettement que Corneille eut sur Pascal quelque influence, avant tout au point de vue littéraire. De là à supposer que nous devions le grand écrivain au grand poëte, il y a loin, très loin ! mais il paraît indubitable que l'auteur du *Cid* et de *Polyeucte* est au moins pour quelque chose dans le style de haute allure, quoique naturel ; fort, quoique simple ; franc aussi et énergique de l'auteur des *Provinciales* et des *Pensées*.

Sans plus appuyer, ce que l'on a vu jusqu'à présent des rapports de famille, des échanges probables de vues, des rapprochements d'idées ou de phrases entre le créateur de notre poésie dramatique et le créateur de notre prose, peut amplement réfuter, détruire :

1° La supposition de Condorcet, que Pascal n'aurait jamais lu Corneille ;

2° La double assertion de Sainte-Beuve, que

Corneille n'a en rien atteint Pascal — sauf « un point » — et que celui-ci ne put « prendre » à la poésie cornélienne ;

3° Les hypothèses ou opinions sur les mêmes faits, plus ou moins motivées, de plusieurs autres critiques et historiens.

Là, pour la dernière fois, en dépit de toutes contradictions, de tous avis contraires, quels qu'ils soient, il nous appartiendra d'affirmer — haut et ferme — cette vérité, soit pour l'honneur de l'illustre poëte, soit pour l'honneur même du penseur de tant d'âme, d'esprit et de goût : Pascal sentit profondément et estima à leur prix celles des grandes tragédies de Corneille qu'il a pu connaître ; il s'enthousiasma, à l'audition de ces tragédies, de ces « vers pleins, tout d'une venue, de ces vers qui emportent la pièce, les grands vers eschyliens » (1) ; il fut charmé — à l'aurore de sa jeunesse — par la grâce, par l'honnêteté absolue, par la moralité de ce théâtre qu'il devait

---

(1) Termes employés par Sainte-Beuve pour qualifier, caractériser certains vers de Corneille. *Port-Royal :* t. I. p. 157.

proscrire plus tard en janséniste ; au même théâtre, enfin, il puisa un peu, si peu que ce soit (outre quelques principes de style) la fierté de caractère que nous lui connaissons, la noblesse des sentiments, la sublimité de l'âme.

Mais, à vrai dire, prouver ainsi que Pascal a senti et estimé la poésie de Corneille, n'est-ce point établir par contre-coup qu'il a senti et estimé la poésie en général, la vraie poésie ?

A ce moment du XVIIe siècle, où était cette poésie-là, où paraissait-elle aux yeux du grand public ? Pour parler franc, elle ne rayonnait alors, elle n'éclatait que dans le *Cid*, dans *Horace*, dans *Cinna*, dans *Polyeucte*. Mais supposez-la non moins belle ailleurs : tout autorise à croire qu'elle eût touché Pascal aussi bien dans tout autre vrai poëte que dans le grand tragique.

C'est ainsi qu'elle le charmait jusque dans le vieil Homère, et lui-même rend au génie poétique de l'auteur de l'*Iliade* le plus magnifique des hommages lorsqu'il l'accuse glorieusement — en ces termes — de nous avoir légué un mensonge immortel :

« Homère fait un roman, qu'il donne pour tel ; car personne ne doutait que Troie et Agamemnon n'avaient non plus été que la pomme d'or. Il ne pensait pas aussi à en faire une histoire, mais seulement un divertissement... La beauté de l'ouvrage fait durer la chose : tout le monde l'apprend et en parle ; il la faut savoir, chacun la sait par cœur. Quatre cents ans après, les témoins des choses ne sont plus vivants... Cela peut passer pour vrai. »

Corneille et Homère ! En conscience, serait-il possible d'imputer, de reprocher un manque réel du sentiment de la poésie à celui qui, comme Pascal, aimerait et exalterait les œuvres de tels poëtes, l'un père de la poésie grecque, l'autre père de la poésie française ? Et admirant si vivement ces deux créateurs d'un langage divin, Pascal a-t-il pu se défendre d'une sympathie presque égale pour leurs émules, leurs rivaux de génie et de gloire, Eschyle ou Sophocle, Lucrèce ou Virgile ?

Combien d'autres poëtes, avec ceux-là, a-t-il estimés sans doute et affectionnés ! Son esprit actif, curieux à l'extrême, nous serait ici un sûr

garant. Mais pour n'en avoir rien dit — ce qui est le cas de la plupart des écrivains — faudrait-il donc présumer ou qu'il les méprisât ou qu'il leur fût indifférent ? On ne peut parler de tout, à moins d'être un encyclopédiste ou l'auteur du *De omni re scibili.*

Quoique devenu ennemi de la poésie facile et vulgaire tant en vogue en la première moitié du XVIIe siècle, Pascal ne laissait pas d'y sourire quelquefois — au temps de sa prime jeunesse — et peut-être (qui le croirait ?) d'y sacrifier lui-même par instants : mais hâtons-nous de le dire à sa décharge, et pour cause, quelles rares échappées ce furent là !

D'ailleurs, il ne s'occupa guère de cela, paraît-il, que comme de gageures, comme de simples amusements de société. En pouvait-il être autrement ? Quel est le jeune homme à imagination brillante — on sait quelle fut celle de Pascal ! — qui n'a été et ne sera plus ou moins amateur de poésie ? Quel est l'adolescent, au cœur tendre, à l'esprit orné, qui n'a commis de « péchés mignons » en vers de toutes sortes ? D'aucuns soutiennent qu'il

y a même, en matière poétique, une espèce de contagion qui éclôt dans certains milieux, se propage rapidement et gagne de proche en proche...

Et justement, autour de Pascal, cette épidémie semblait faire fureur : tous ou presque tous à ses côtés, parents et amis, fussent-ils mathématiciens, jurisconsultes, etc., commettaient à qui mieux des vers français, latins, grecs, voire espagnols. Le démon poétique s'était glissé jusqu'au foyer de la famille Pascal, si austère pourtant : Jacqueline (1) était poëte ! Il y avait là, certes, pour un esprit prompt, fertile, ardent, la plus attrayante des invites, une tentation presque irrésistible.

Il est vrai que, les vers de Corneille exceptés, toute la versification des amis et connaissances de Pascal aurait pesé bien légèrement dans la balance des Muses. En général, c'est à croire, les vers de

---

(1) Il est certain que Jacqueline avait un talent naturel pour la poésie, mais à ce talent il aurait fallu ajouter et le travail et la maturité.

Elle improvisait à ravir, et on peut citer — parmi ses *Impromptus* — l'Epigramme à Mlle de Montpensier, les Stances sur la bergère Sylvie et son amant, etc., etc.

Jacqueline comme ceux de Domat, de Le Pailleur, de Fermat, de Patrix (1), etc., — si l'on dut en

(1) DOMAT, le grand ami de Pascal, composait souvent des vers dans ses loisirs d'écrivain-juriste et d'avocat : il fit une inscription en vers pour l'entrée du Louvre, il mit des pensées en distiques ou monostiques, il envoya de sa campagne de Mirefleur plusieurs pièces de vers au docteur Valant, etc.

Cependant, savez-vous ce qu'il pensait au fond de la poésie ? « La poésie a d'ordinaire, dit-il, plus d'éclat et plus d'agrément que la prose ; mais ce n'est que comme le grotesque dans la peinture : ce qui y plaît est plus surprenant, mais assurément moins solide et moins beau que le naturel »... A quoi l'on peut objecter : rien de plus naturel — tant pour la pensée que pour l'expression même — que la pure et vraie poésie. Mais Domat ne faisait pas de différence entre celle-ci et l'autre.

— LE PAILLEUR, commensal dévoué de la maison Pascal, faisait, lui — en sa qualité de grand rieur — des vers pour rire, c'est-à-dire chants, chansons et chansonnettes. Un soir de carnaval, il alla jusqu'à chanter lui-même 88 de ces chansons !

— FERMAT, correspondant et admirateur de Pascal, avait pour se distraire de ses travaux de magistrat et de mathématicien, les quatre lyres de poëte français, de poëte latin, de poëte grec et de poëte espagnol.

— PATRIX était officier du duc d'Orléans. Il prêta à Pascal, lors de la composition des *Petites Lettres,* sa maison proche du Luxembourg et qui avait une sortie de derrière dans le jardin. C'était l'un des principaux poëtes du temps.

distinguer quelques-uns, *rari nantes*... — n'empruntaient leur valeur, aux yeux de Pascal, qu'à l'amour fraternel ou à l'amitié. Mais on n'était pas difficile, alors, et on ne pouvait l'être : la poésie française en était à peine au lendemain de ses balbutiements.

Quoi qu'il en soit, malgré l'exemple contagieux de sa sœur et de ses amis, malgré les vraies séductions du théâtre de Corneille, Pascal ne se rendit pas à discrétion à la Poésie, cette douce sirène qui l'appelait ainsi de toutes parts, qui l'enveloppait en quelque sorte : on se demande si, vraiment, il y eut en lui résistance, opposition systématique à l'entraînement ; je croirais plutôt qu'il était doué d'un instinct, d'une organisation intellectuelle, d'un génie absolument contraires. Si, malgré tout, il succomba à la longue et fit des concessions à la Muse, ce ne dut être qu'à la dérobée, en guise de passe-temps ou pour agréer à des Dames dont le désir était un ordre. Il ne prêta, d'ailleurs, aucune importance à ces bagatelles et les enfouit dans l'ombre.

Quatre bluettes seulement — je dis *quatre* —

lui sont attribuables et attribuées, ajoutons à tort ou à raison. Il conviendra de maintenir cette réserve, qui paraît prudente.

Les dates approximatives de ces petites pièces s'appliquent aux années 1651 ou 1652, pour la première, aux années 1657 ou 1658 pour les autres. Trois d'elles virent le jour en Poitou. Ce Poitou, semble-t-il, était une région, une terre privilégiée : à l'instar d'Antée, lorsque Pascal la touchait, il avait aussitôt de nouvelles aptitudes et devenait poëte.

Un bel-esprit de l'époque, le Chevalier de Méré (1), qui fut l'ami, presque le familier de

---

(1) Ce Chevalier (d'une haute origine, allié même aux Condé) était des plus érudits ou — pour mieux dire — savant : il connaissait à fond plusieurs langues modernes, il savait aussi les langues anciennes, grecque et latine.

Il fut à la fois ou plutôt tour-à-tour homme du monde, écrivain, guerrier.

Ses œuvres, en retard sur le siècle, ont cependant certaine valeur. On y remarque les deux qualités principales du langage, pureté et netteté. En voici les titres et les dates :

Les *Conversations* (du Maréchal de Clérembaut et du Chevalier de Méré), 1668. La 3e édition, en 1671, contient un Traité sur la *Justesse*.

Pascal, a fait le piquant récit des premières tendances d'émancipation littéraire et morale du futur grand écrivain : évidemment, il s'attribue à lui-

Discours de l'*Esprit*, de la *Conversation*, des *Agréments*, 1677. Ces trois Discours sont réunis ensemble.

Lettres, 1682.

Œuvres posthumes, 1700, éditées par l'abbé Nadal.

Dans l'Histoire de notre Littérature, la place du Chevalier devrait être entre Balzac et Voiture. Lui aussi, comme Balzac, a apporté au moins une assise pour la formation de la langue française.

Etre et paraître soi-même « honnête homme », puis dresser autrui sur ce modèle : voilà l'objet fondamental de ses théories, voilà son idée fixe et maîtresse. Tout au monde, pour lui, pivotait là-dessus.

Il joua un certain rôle auprès de Mme de Maintenon, sa compatriote, qu'il tâcha de faire son élève ; mais elle le renia plus tard, comme elle fit de bien d'autres.

Méré exerça sur Pascal une influence réelle : il lui agrandit l'horizon, il le façonna au monde, il sut lui insinuer même quelques principes de style. C'est lui qui inspira, dit-on, à l'auteur des *Provinciales* de rompre (à la 5e Petite Lettre) la discussion théologique pour aborder le sujet brûlant de la morale ; il lui donnait ainsi une grande et féconde idée et, du même coup, un immense atout dans sa lutte contre les Jésuites.

Né en 1604, le Chevalier mourut en 1684.

— Nous avons l'intention de publier à bref délai une Etude biographique et littéraire sur le Chevalier de Méré, avec un choix de ses Pensées et de ses Lettres.

même — en cette circonstance — le principal mérite d'une telle transformation ou métamorphose qu'il exagère à dessein. Ce phénomène aurait eu lieu vers 1651 ou 1652.

Racontant un voyage qu'il fit de Paris à Poitiers avec le duc de Roannez, Mitton (1) et Pascal, le chevalier nous révèle qu'à ce moment-là ce dernier, « grand mathématicien » et ignorant du reste, n'avait encore « ni goût ni sentiment », était presque étranger au bon esprit, à l'éloquence, enfin aux « agréments du monde ». Mais ce « mathématicien » avait une grande *lumière d'in-*

---

(1) Mitton, trésorier des Gardes Ecossaises, avait su se créer à Paris une bonne et belle situation. Spirituel, affable, prévenant, il tenait *académie,* c'est-à-dire « il rassemblait chez lui — au témoignage de Mathieu Marais — des gens de bonne compagnie ; on y causait et jouait ».

Il professa ouvertement les doctrines de l'épicurisme le plus avancé ; il allait même, assure-t-on, jusqu'à l'athéisme.

Malgré sa paresse à écrire que lui reprochaient ses amis, il écrivit plusieurs petits traités dont l'un parut dans le tome VI des *Œuvres mêlées* de Saint-Evremond et sous le titre « Pensées sur l'honnêteté ».

Mitton mourut en 1687, trois ans après son intime ami le Chevalier de Méré.

telligence, un discernement des plus subtils : à voir et à entendre le duc, Mitton et Méré, à fréquenter particulièrement ces deux types des Académies et des Salons, sa vue s'éclaircit comme par un charme, son esprit se dégagea et prit aussitôt de libres envolées ; il lui suffit de quelques jours pour dépouiller sa grossièreté (grossièreté relative, très relative, s'entend !) et pour devenir — à la façon de ses compagnons de voyage — un parfait « honnête homme » (1).

Et « cela fut bien remarquable, affirme le chevalier, qu'avant que nous fussions arrivés à P. (Poitiers), il ne disait presque rien qui ne fût bon et que nous n'eussions voulu dire, et sans mentir c'était être revenu de bien loin. Aussi, pour dire le vrai, la joie qu'il nous témoignait d'avoir pris tout un autre esprit était si visible, que je ne crois pas qu'on en puisse sentir une plus grande ; IL NOUS LA FAISAIT CONNAITRE D'UNE MANIÈRE ENVELOPPÉE ET MYSTÉRIEUSE :

(1) *Honnête homme,* au XVIIe siècle, avait un double sens que rend bien aujourd'hui l'accouplemeut de ces termes : galant homme et homme galant.

Quel subit changement du sort qui me conduit !
J'étais en ces climats où la neige et la glace
Font à la terre une horrible surface
Pendant cinq ou six mois d'une profonde nuit :

Après, quand le Soleil y revient à son tour,
Il se montre si bas, et si pâle et si sombre,
Que c'est plutôt son fantôme ou son ombre
Que l'aimable Soleil qui ramène le jour.

Dans un triste silence et comme en un tombeau
Je cherchais à me plaire, où l'extrême froidure
Ensevelit au sein de la nature,
Par un nuage épais, ce qu'elle a de plus beau.

« Cependant, CONTINUAIT CET HOMME (1), etc.

Ainsi, le chevalier de Méré déclare que ces vers sont bien de Pascal ; ses expressions, à ce sujet, sont très claires, très précises, très formelles : IL *nous la* (sa joie) *faisait connaître,* accentue-t-il, *d'une manière* ENVELOPPÉE ET MYSTÉRIEUSE, c'est-à-dire poétiquement, par des vers, et en effet les vers suivent. Puis, remarquez bien — lorsque le chevalier revient à la prose — ces mots nets, catégoriques : « cependant, CONTINUAIT CET

---

(1) *Discours de l'Esprit*, 1677, p. 103-104.

HOMME »... Il y a là, par conséquent, double affirmation.

Mais comment Méré a-t-il pu avoir, se procurer les trois stances citées par lui ? De la façon la plus simple, sans doute : s'il ne les confia pas immédiatement à sa mémoire, il dut les prendre sur ces fameuses « tablettes » où Pascal notait ses impressions, ses pensées, et qu'il avait alors avec lui (1). Quant au reste du discours, tout prosaïque, rapporté ensuite, le chevalier l'a sûrement retenu de souvenir, comme il advint plus tard à Fontaine, à Nicole et à d'autres, tant la parole de « cet homme » faisait une impression profonde et durable.

Il paraît assez naturel, vu l'occasion, que Pascal ait improvisé ces vers. Une lumière nouvelle l'avait tout à coup frappé, ébloui, transporté en même temps de bonheur : les renaissances intellectuelles de cet ordre, les éclosions soudaines à

---

(1) C'est encore le chevalier qui relate ce fait : « il avait des *tablettes* qu'il tirait de temps en temps, où il mettait quelque observation »... (*Discours de l'Esprit*, p. 101).

Ces tablettes de Pascal sont devenues historiques.

une vie inconnue et séduisante d'aspect, la vision du grand monde qui s'ouvre devant vous, tout cela ne se manifeste-t-il pas chez la plupart — si peu qu'ils soient ardents — par des échappées émues, voire dithyrambiques, quelles qu'elles soient, discours, chants ou poésies ? Ce sont là, pour eux, des mouvements, des élans spontanés et irrésistibles. Et pourquoi Pascal, dans la joie si vive qui l'animait, sous l'action de l'enthousiasme, n'aurait-il pu aussi (fût-ce par exception) se servir du seul langage qui répondît alors à ses sentiments ?

Il faut observer, néanmoins, que le chevalier de Méré — en bel-esprit qu'il est et reste toujours — se permet de produire çà et là, dans ses Œuvres, des tirades plus ou moins poétiques, d'aligner des alexandrins ou autres, de construire des strophes, etc., et tout cet appareil provient de son fonds, de son propre cru. Ici, il a soin de dégager sa responsabilité, il désigne l'auteur des vers : créance lui est dûe.

En cas d'exagération de sa part ou d'invention, n'y aurait-il pas eu peut-être un démenti à craindre ? Les deux témoins du mémorable voyage

décrit de la sorte, le duc de Roannez et Mitton, ont survécu longtemps à la publication de ce récit. Le duc de Roannez, surtout, était trop intéressé à la gloire de Pascal, il était trop jaloux de sa pure renommée — comme il l'a montré à l'occasion — pour ne pas intervenir personnellement, s'il l'avait fallu, dans un débat de ce genre. Sans supposer une telle chose, hâtons-nous de reconnaître que le chevalier fut sincère, loyal, et partant véridique ; ses *Conversations,* par exemple, où il fait parler le maréchal de Clérembaut, portent avec elles les marques les moins douteuses de l'exactitude et de la fidélité.

Toutes les présomptions concourent à établir que Pascal aurait imaginé, écrit les trois stances dont nous venons de parler. Une ombre subsistera peut-être, je le crains, autour de cette paternité. En sera-t-il de même pour la 2e poésie qui lui est attribuée ?

Lorsque, en 1657, on réunit en volume les dix-huit *Lettres au Provincial* parues déjà séparément, une par une, cette édition globale reçut la signature de Louis de Montalte, pseudonyme avéré

de Blaise Pascal ; elle était précédée d'un Avertissement et d'un Rondeau.

Ce Rondeau qu'on va lire se trouvait à la suite de l'Avertissement :

RONDEAU

AUX RR. PP. JÉSUITES

sur la morale accommodante.

—

Retirez-vous, péchés ; l'adresse sans seconde
De la troupe fameuse en Escobars féconde
Nous laisse vos douceurs sans leur mortel venin :
On les goûte sans crime, et ce nouveau chemin
Mène sans peine au ciel dans une paix profonde.

L'enfer y perd ses droits, et si le diable en gronde,
On n'aura qu'à lui dire : « Allez, esprit immonde,
De par Bauny, Sanchez, Castro, Gans, Tambourin,
Retirez-vous. »

Mais, ô Pères flatteurs ! sot qui sur vous se fonde,
Car l'auteur inconnu qui par *Lettres* vous fronde
De votre politique a découvert le fin.
Vos probabilités sont proches de leur fin :
On en est revenu ; cherchez un nouveau monde ;
Retirez-vous.

Sans aucun contredit (sauf peut-être celui des Jésuites, qui ne compte pas — et pour cause !), il est reconnu que Pascal lui-même a fait, admirablement bien fait les *Petites Lettres*. L'Avertissement qui les précède dans l'édition de 1657 est sorti de la plume de Nicole : c'est un point de notoriété publique. Mais de quel auteur provient le Rondeau adressé aux « RR. PP. Jésuites » ?

Si, à propos de ce Rondeau, on mettait en avant le nom de Nicole, il serait juste d'objecter que la composition d'un Avertissement en prose n'autorise pas à supposer du même écrivain la composition d'une pièce de vers qui le suit. Jamais, d'ailleurs, Nicole n'a commis — que nous sachions — de vers ou versiculets quelconques. Au surplus, il n'avait rien de facétieux, rien d'enjoué ou dans l'esprit ou dans l'imagination ou dans le caractère.

Tout considéré, il vaux mieux admettre que Pascal a tourné de sa propre initiative le Rondeau en question. Ce n'a été, d'abord, qu'un simple jeu pour lui. A l'exemple de Rabelais, qui a mis des dizains, épigrammes, etc., en tête de plusieurs

de ses « beaux livres de haute graisse », suivant son axiome :

Mieux est de ris que de larmes écrire,
Pour ce que rire est le propre de l'homme,

Pascal a pensé qu'il lui seyait de rire — une suprême fois — de ses implacables adversaires et de vouer tous les Escobars au ridicule, dès le frontispice même de son Œuvre. Au besoin, il s'était justifié d'avance en s'appliquant ces mots vengeurs de Tertulien : « c'est à la vérité qu'il appartient de rire, parce qu'elle est gaie, et de se jouer de ses ennemis, parce qu'elle est assurée de la victoire ». Le Rondeau dédié aux PP. Jésuites ne vous paraît-il pas, précisément, comme un chant de « victoire » ? C'est pourquoi personne n'était plus autorisé que Pascal à le produire et à le mettre en évidence, dès l'entrée même du champ clos où il avait vaincu.

Dans le cas, en outre, que cette piécette de fantaisie ne fût pas vraiment de l'auteur des *Provinciales*, de Louis de Montalte, il est à supposer qu'une indiscrétion quelconque — venue des Port-Royalistes ou d'ailleurs — aurait découvert

tôt ou tard le poëte anonyme, comme on a su l'écrivain qui avait fait l'Avertissement. Ce silence de toutes parts est significatif : Louis de Montalte en bénéficie, si bénéfice il y a !

De même que le pavillon couvre la marchandise, ainsi la signature couvre l'écrit. Un publiciste, quel qu'il soit, pamphlétaire, historien, etc. qui fait paraître un ouvrage sous son nom ou sous un pseudonyme lui appartenant, l'avoue, le proclame tout entier pour sien, s'il n'en restitue pas à des tiers telle ou telle partie : c'est là une règle absolue de propriété littéraire, c'est aussi une règle de loyauté. Or, ce qui est vrai en grand, dans l'espèce, est également vrai en petit — qu'il s'agisse d'un mémoire, d'une plaquette, d'un article ou d'une poésie.

Par conséquent, jusqu'à preuve du contraire (chose bien invraisemblable), Louis de Montalte ou Pascal est l'auteur universellement reconnu des *Petites Lettres* telles que les contient l'édition de 1657, avec les appendices, moins l'Avertissement : il résulte de là qu'il serait ou plutôt qu'il est le poëte du fameux Rondeau.

Restent maintenant les deux dernières poésies dont on donne encore à Pascal le « mérite » de l'invention. Cette fois, la scène va changer ; les difficultés, les ombres qui planent sur le rondeau des *Provinciales* et sur les stances citées par le chevalier de Méré se dissiperont enfin devant nous, la clarté se fera plus grande, le doute même semblera disparaître.

Quand les *Petites Lettres* commencèrent à être imprimées, une par une, successivement, force fut de prendre des précautions infinies pour dépister toutes recherches, investigations ou mesures d'espionnage du côté de la puissante congrégation des Jésuites ; cette bande politico-religieuse de Tartufes — c'est là son vrai nom — avait déjà à sa disposition des limiers de premier ordre, des mouchards d'une perfidie parfaite. Malheur aux victimes ! Il sera inutile de rappeler l'acharnement, la cruauté, les horreurs de ces PP. Jésuites envers leurs ennemis ou simplement envers leurs adversaires : la Bastille s'ouvrait à leur gré pour ne plus se rouvrir, et, à défaut de la Bastille, les oubliettes, les *carcere duro,* les *in-pace !*

Si les Escobars déployèrent une incessante police autour des imprimeries publiques et privées, combien plus encore dans tous les endroits choisis pour la publication ou la vente des *Lettres* vengeresses...

Et l'auteur ! de quelle furie policière, de quelle poursuite il dut être l'objet, on se l'imagine ; mais, par bonheur, il était enveloppé dans le plus complet *incognito*, et chacun des siens gardait strictement le secret de l'anonyme. Que de fois, sans doute, il changea de quartier, de maison, de chambre ! Ainsi, lors de l'impression de la 7e des *Petites Lettres*, nous découvrons Pascal réfugié dans une auberge dite du « Roi David », juste en face du collège de Clermont : là, il avait pris le nom de M. de Mons qui appartenait, du reste, à sa propre famille. Ce qu'il y a de plus curieux dans le choix de cette demeure, c'est que le collège de Clermont était tenu par la Compagnie même des Jésuites ! De la part de Pascal, n'était-ce pas et une dérision contre ses ennemis et une sorte de stratégie aussi savante qu'audacieuse ?

Mais peu à peu les soupçons percèrent : on en vint à murmurer le nom de Blaise Pascal, d'abord doucement, puis de plus en plus haut. Qui sait si un coup de foudre n'allait pas éclater, surtout lorsque l'apparition en volume de toutes les *Provinciales* mit le comble aux fureurs des Escobars ?

Il était prudent de se dérober à l'orage par une retraite prompte et sûre. Pascal, à l'instigation de ses amis, quitta Paris et se retira — au moins pour quelque temps — dans une province éloignée. Où pouvait-il être mieux qu'en Poitou, gouverné alors par son excellent ami et protecteur le duc de Roannez ? Il y a tout lieu de croire qu'il passa une bonne période des années 1657-1658 au milieu de la campagne, tranquille, se reposant un peu, à l'abri de toutes surprises fâcheuses.

C'est à ce séjour en Poitou qu'a fait allusion Condorcet, dans son édition des *Pensées* de Pascal parue en 1776 :

« Madame du *** donna un asile, dans son « château de Fontenay-le-Comte, au Port-Royal « fugitif et persécuté par les Jésuites ».

Condorcet ajoute ces mots très explicites :

« On a trouvé dans ce château deux tableaux « derrière lesquels étaient les vers suivants, *de la « main même de Pascal* ». Et il transcrit deux pièces de vers, dont voici la première :

Les plaisirs innocents ont choisi pour asile
Ce palais où l'art semble épuiser son pouvoir :
Si l'œil de tous côtés est charmé de le voir,
Le cœur à l'habiter goûte un plaisir tranquille.
  On y voit, dans mille canaux,
  Folâtrer de jeunes naïades ;
  Les dieux de la terre et des eaux
  Y choisissent leurs promenades.
  Mais les maîtres de ces beaux lieux
  Nous y font oublier et la terre et les cieux.

L'autre poésie — un vrai madrigal — est galamment adressée à la châtelaine, Madame du ***, qui joignait à la bonté, comme une couronne d'attraits enchanteurs, et la jeunesse et la grâce et la beauté :

De ces beaux lieux, jeune et charmante hôtesse,
Votre crayon m'a tracé le dessin ;
J'aurais voulu suivre de votre main
La grâce et la délicatesse...
Mais pourquoi n'ai-je pu, peignant ces dieux dans [l'air],

Pour rendre plus brillante une aimable déesse,
Lui donner vos traits et votre air ?

Trois ans après Condorcet, en 1779, Bossut reproduisit dans sa consciencieuse édition des *Œuvres de Pascal* l'une et l'autre de ces poésies : son témoignage confirme donc ici le témoignage de Condorcet.

Les tableaux derrière lesquels étaient écrits les vers que nous avons cités représentaient le château et le parc de Madame du *** C'étaient des paysages gracieux dessinés par la châtelaine elle-même. A qui appartiennent aujourd'hui ces tableaux — s'ils existent encore ? Ils seraient d'un intérêt tout-à-fait exceptionnel, avec les vers tracés « de la main de Pascal ».

Au dire de Condorcet, c'étaient là certainement des autographes d'une origine incontestable, d'une absolue authenticité : il affirme purement et simplement, comme s'il s'agissait d'un fait reconnu de tous. Au besoin, constatation a dû être opérée *de visu* ou par lui ou par qui de droit. De son côté, Bossut s'est renseigné au mieux avant d'in-

sérer ces pièces dans son édition des *Œuvres de Pascal*.

Après ce soin de revision, qui est — pour des éditeurs — un devoir de critique élémentaire, nous ne saurions douter ni de Condorcet ni de Bossut : les vers précités, écrits « de la main même de Pascal », doivent être de lui.

M. Havet, autre éditeur de Pascal et bon juge s'il en fut (car il avait le sens critique, sceptique aussi, dans les bornes exactes de la raison), a cru devoir admettre la même version par trois fois et en ces termes :

... « On peut les croire de Pascal »...

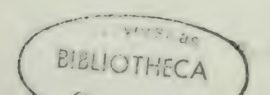
... « Pascal semble avoir fait lui-même, au temps sans doute de sa vie mondaine, des vers galants dans le goût du jour »...

... « Pourquoi Pascal n'aurait-il pas fait des vers comme Jacqueline ? Peut-être aussi était-ce Jacqueline qui avait fait ceux-là » (1).

Le 2e paragraphe du dernier alinéa de M. E. Havet renferme une erreur, du moins en

---

(1) *Pensées de Pascal,* t. I, p. 111-112.



ce qui concerne les vers écrits derrière les tableaux de Fontenay-le-Comte. Ces vers ne sont et ne peuvent être de Jacqueline : celle-ci, en effet, devenue « Sœur Sainte-Euphémie » était entrée à Port-Royal en janvier 1652; elle n'en sortit jamais — que l'on sache — depuis sa prise de voile jusqu'à sa mort arrivée dix ans plus tard.

Cette hypothèse écartée, tout porte à « croire » (d'après le terme affirmatif employé tout d'abord par M. Havet), oui, tout porte à croire que les deux morceaux poétiques extraits des éditions de Condorcet et de Bossut, recueillis en quelque sorte sur place et ainsi vérifiés, sont exclusivement de Pascal.

Somme toute, voilà donc quatre, je dis *quatre* pièces de vers, qu'il est permis d'attribuer — selon toutes vraisemblances — au grand écrivain des *Provinciales* et des *Pensées*. Ce sont, à franchement parler, ou des essais, ou des gageures de salon, ou (comme nous l'avons déjà dit) de simples bluettes. A part, peut-être, l'épigramme dédiée à Madame du *** et ornée — à son exemple — d'une certaine « grâce » et de quelque « déli-

catesse », il n'y a rien là-dedans de remarquable ou de saillant, rien de spirituel ou d'original. Au fond, ces quatre ritournelles versifiées se valent ou peu s'en faut, et ce qu'elles valent, c'est presque rien. Etait-ce la faute des sujets, pour ne pas dire celle du poëte ?

Gardons-nous d'imaginer que Pascal — s'il a fait ces rimes — leur ait attaché plus d'importance que nous leur donnons : mieux que qui ce soit, il s'est rendu compte de leur valeur et de leur portée. « Il n'a pas eu tort de croire, a dit M. Havet, que la vraie poésie n'était pas là » En comparant ses vers à ceux de la plupart de ses contemporains, il ne les aurait pas jugés sans doute trop inférieurs ; mais, toute question d'amour-propre à part, il savait bien quelle différence il y a, il doit y avoir entre la poésie « pour rire » et la poésie noble, grande et sérieuse.

Pour conclure, nous nous croyons suffisamment autorisé — après la longue série de nos démonstrations — à affirmer que Pascal, quoi qu'on ait dit ou qu'on dise, n'a pas toujours méprisé la poésie et les poëtes ; il n'a pas tou-

jours méprisé, qui plus est, même la fausse poésie, celle qui se dissimule sous une versification plus ou moins habile, plus ou moins industrieuse, plus ou moins éclatante. De celle-ci, bientôt, il a fait bon marché, la reléguant à sa place, c'est-à-dire dans le magasin des accessoires, des oripeaux et du reste : il y a laissé la sienne propre, avec celle de mille autres. Mais quant à la vraie et haute poésie — la poésie d'Homère, la poésie de Corneille — il ne la confondit jamais avec l'autre et il sut l'estimer toujours à son prix.

Que s'il lui est arrivé par instants, lors des austérités de sa conversion, de proscrire cette poésie-là, c'est parce qu'alors il la considérait comme un vain jeu, comme un amusement frivole, c'est parce qu'il la croyait une parure inutile ou un luxe dont la pensée n'a pas besoin, c'est avant tout parce qu'il voyait en elle ou une cause d'erreur ou un instrument d'orgueil et de volupté. De même, à ces moments de passion religieuse, l'éloquence, la philosophie, les mathématiques — sans excepter même la géométrie, sa chère géométrie, qu'il ravala jusqu'au « métier »

— toutes Sciences enfin et tous Arts furent enveloppés dans une égale proscription.

Mais convient-il de se placer à ce point de vue extrême pour saisir la vraie pensée de Pascal, sa pensée de derrière la tête ? Jugera-t-on, sur n'importe quelle chose, des sentiments réels d'un homme pendant une période d'exaltation ? Que penser surtout d'une répugnance tellement forte, tellement énergique, qu'elle n'aille pas — cependant — jusqu'à détourner de l'objet haï ou dédaigné, jusqu'à interdire même d'avoir pour lui des retours de tendresse et de ferveur ! Ne peut-on douter à bon droit de la réalité intime d'une pareille aversion ? En dépit de ses protestations et de ses serments, bien des fois Pascal est redevenu sensible aux attraits de ces Arts et de ces Sciences auxquels il avait dit un éternel adieu, bien des fois il s'est laissé captiver par la Physique et la Géométrie comme par la Philosophie et l'Eloquence : qui oserait prétendre que cette grande séductrice, la Poésie, fût la seule à n'être pas revenue le charmer ?

Et maintenant on demandera : est-ce là ce

« mépris », ce dédain, cette sorte d'horreur pour la poésie, tant reprochés à Pascal ? Etrange « mépris », en vérité, car il n'a du « mépris » ni le caractère, ni la force, ni la durée !

Il importe peu, après tout, que Pascal ait tenté en vain d'atteindre lui-même à la poésie, voire de versifier ; il importe peu, aussi, qu'il ait rejeté sans doute une lyre rebelle à ses efforts. A défaut de vers, nous avons sa prose, Dieu merci ! et elle vaut aux yeux de tous la meilleure, la plus resplendissante des poésies.

Mais ces espèces de vers, versicules ou versiculets, dont Pascal s'est vite désabusé et qu'il a si énergiquement flétris, partout autour de lui s'accroissaient alors, s'amoncelaient, formant comme une mer montante et prête à submerger le bon goût non moins que le bon sens. Il les vit en faveur, en vogue inouïe, non seulement dans son entourage immédiat, parmi ses parents et amis, mais davantage encore auprès de ces sociétés mi-mondaines mi-littéraires — se multipliant déjà à l'infini — qui s'appelaient l'hôtel de Rambouillet, l'hôtel du Petit-Luxembourg, l'hôtel

d'Albret, l'hôtel de Longueville, ou les « salons » de Mme de La Fayette, de Mme de Sablé, de Mlle de Scudéry, de Mme de Maure, de Mme de Suze, de Mme d'Aligre, de Ninon de Lenclos elle-même, etc. Jamais, peut-être, il n'y eut déchaînement comparable à celui-là : ce devint une furie poétique universelle.

De toutes parts, à Paris, en province, on faisait assaut perpétuel de sonnets, de madrigaux, d'épigrammes, de rondeaux, d'impromptus de tous genres, même d'églogues plus ou moins champêtres, sans excepter — ô grands dieux ! — les tragédies en 5 actes et les poëmes héroïques en 24 chants... C'est assez dire combien les poëtes, médiocres, mauvais ou pires, étaient à foison, pullulaient !

Il sera temps, grand temps, lorsque Boileau viendra débarrasser de cette engeance et les salons des Précieuses et surtout notre Parnasse français.

En attendant, il n'a fallu personne pour dessiller les yeux à Pascal vis-à-vis de cette poésie : son bon sens était trop lumineux, son bon goût trop vif et trop pur, et il en a saisi presque aussitôt les

défauts ou la bassesse. Son mérite, à ce sujet, c'est d'avoir devancé Molière et Boileau, c'est d'avoir distingué nettement, séparé l'ivraie du bon grain, c'est d'avoir bafoué — le premier ! — comme il convenait les vers emphatiques, bizarres, extravagants, enfin anti-naturels.

Mais afin d'accomplir cette œuvre de sage et ferme critique, une condition essentielle s'imposait : c'était avant tout d'apprécier, sentir et admirer la véritable poésie — car, suivant la judicieuse remarque de Saint-Marc Girardin, sans le don d'admirer, il n'est pas de bonne critique ou la critique n'est plus qu'une censure stérile.

Il y avait, sur ce point spécial, précis, une justice à rendre à Pascal : nous espérons, après cet Exposé, que justice lui sera faite.



TABLE DES MATIÈRES

INDEX DES NOMS

Imp. A. Lemercier. — Niort.

